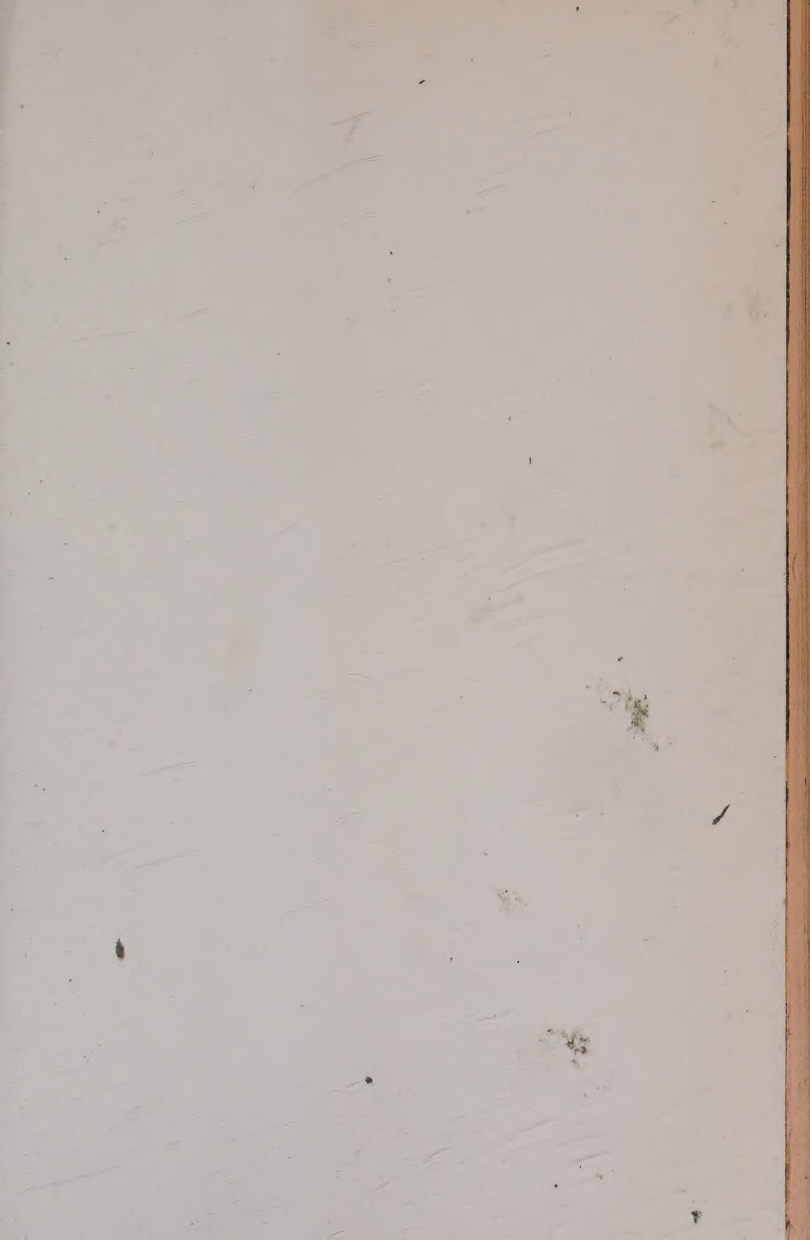


BX4700  
.03  
B8x

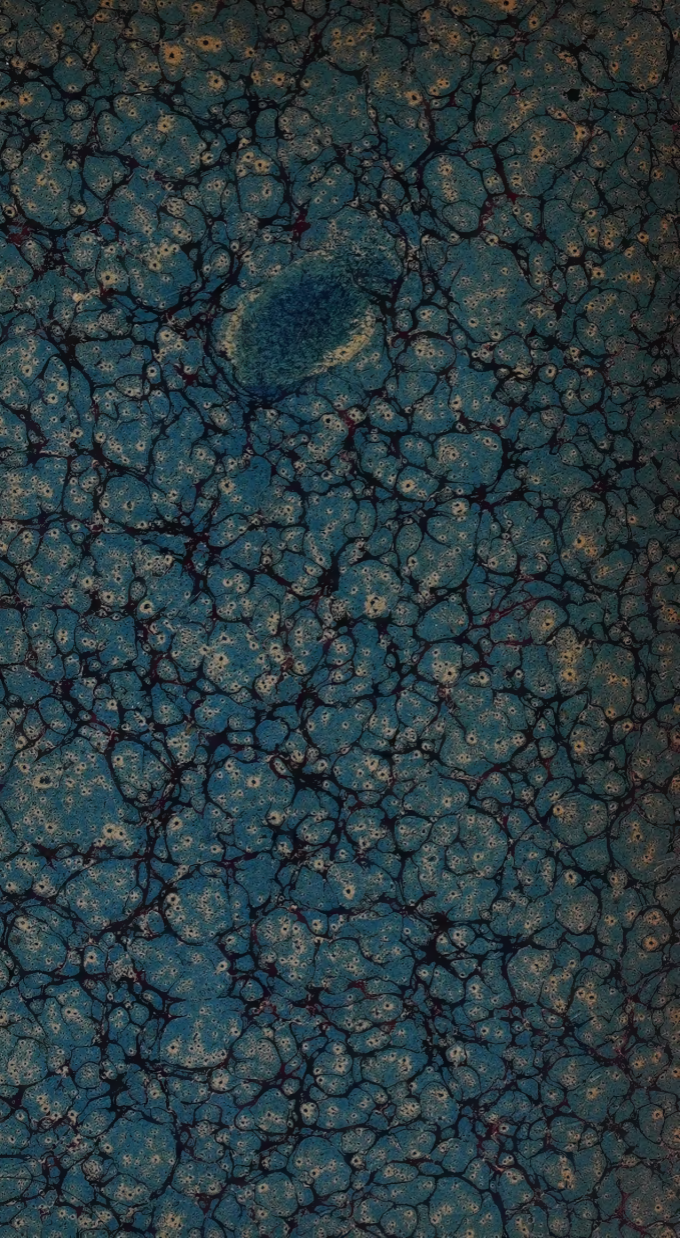
• Ex Libris  
Duquesne Uni



Gift of













PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR

# HISTOIRE

DE

# SAINTE ODILE



## APPROBATION

Nous, Marie Joseph-François-Victor MONYER DE PRILLY, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque de Châlons,

La Société de Saint-Victor ayant soumis à notre approbation un ouvrage de M. le vicomte Marie-Théodore de Bussierre, intitulé : *Histoire de Sainte Odile*, nous avons fait examiner ce livre ; et, d'après le rapport qui nous en a été fait, nous pensons que la lecture en sera utile et agréable.

Donné à Châlons, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire-général de notre évêché, le 14 septembre 1849.

† M.-J.-F.-V., ÉVÊQUE DE CHALONS.

Par Monseigneur,

DARAS, chanoine, secr.-gén.





AMEDEE ROUSSEAU .

Sainte Odile

HISTOIRE  
DE  
**SAINTE ODILE**

PATRONNE DE L'ALSACE

PAR M. LE VICOMTE MARIE-THÉODORE DE BUSSIERRE

SECONDE ÉDITION



**PLANCY**

SOCIÉTÉ DE SAINT-VICTOR pour la propagation des bons livres.

**ARRAS**

Rue Ernestale, N° 289

**PARIS**

SAGNIER et BRAY, Libraires, rue des Saints-Pères, N° 64.

**AMIENS**

Rue de Noyon, N° 47

1853

~~922~~

~~0246~~

F

PROPRIÉTÉ

~~124700~~

~~03~~

~~0362~~

# ALBUM

MAY 5 1936

14929





Naissance de sainte Odile





Sainte Odile chez la nourrice





Sainte Odile au couvent de Baume





Les quatre frères d'Odile vont à sa recherche





**Le duc Adalric donne à Odile son château de Hohenbourg**

*D'après une ancienne miniature*





Sainte Roswinde





Sainte Gundelinde





AMÉLÉ ROUSSEAU.

Chapelle de la Croix, bâtie par sainte Odile





Pèlerins de Nieder-Munster





Pèlerins du Mont Sainte-Odile





Chapelle de Sainte-Odile



# HISTOIRE DE SAINTE ODILE



# HISTOIRE

DE

# SAINTE ODILE



## CHAPITRE PREMIER

Une ville située sur une montagne ne peut être cachée.

(*Saint Matthieu*, v, 14.)

Allez, par tout le monde, prêchez l'Évangile à toute créature.

(*Saint Marc*, xvi, 15).

A six lieues au midi de Strasbourg s'élève une haute montagne, de forme pyramidale, qui domine la chaîne des Vosges et dont le sommet porte un ancien couvent et quelques vieilles églises et chapelles. Une quantité de riants villages et plusieurs petites villes peuplent les fertiles campagnes qui tapissent sa large base; de belles forêts couvrent ses flancs; au milieu des arbres on voit paraître les murs ruinés d'anciens monastères, les

tours crénelées et pittoresques de divers castels bâtis au moyen-âge, enfin les énormes débris du mur des païens, antique construction à laquelle de grandes masses de rochers servent de piédestal.

La montagne dont nous parlons, appelée dans les temps anciens Altitona ou Hohenbourg, a été autrefois le principal boulevard de l'Alsace; — au septième siècle elle prit le nom de mont de Sainte-Odile et devint un lieu de pèlerinage célèbre et très fréquenté.

Un chemin assez facile, bien ombragé, conduit au haut du mont de Sainte-Odile. Arrivé à sa dernière sommité, l'on découvre une vue aussi remarquable par son étendue que par sa richesse et sa variété. L'Alsace entière et une grande partie du grand-duché de Bade se déroulent aux pieds du spectateur, bornées d'un côté par la chaîne anguleuse de la Forêt-Noire, dont les contours azurés se dessinent sur le ciel, de l'autre par les monta-

gnes Vosgiennes, aux formes plus suaves et plus arrondies. De riches bois de sapins couvrent les Vosges, et de tous côtés, sur leurs crêtes les plus élevées, apparaissent les ruines des divers châteaux féodaux, qui, il y a quelques cents ans, ont joué leur rôle dans l'histoire de la province. Le Rhin tient le milieu de la magnifique vallée qu'il arrose; des forêts, des vignobles, des prairies et des champs admirablement cultivés s'étendent sur ses deux rivages; un large sillon éblouissant de blancheur marque à l'œil le cours sinueux du fleuve; ses eaux, tantôt réunies, tantôt divisées en plusieurs bras, forment une quantité d'îles verdoyantes.

Une foule presque innombrable de lieux habités est répandue dans la campagne, avec une profusion propre à faire apprécier la richesse et la fertilité de la contrée; des vergers entourent les villages; leurs rustiques églises, couvertes en tuiles, aux tranchantes couleurs, s'élèvent au-dessus

de ces riants bosquets; des clochers plus importants désignent les villes, et la magnifique flèche de Strasbourg, enveloppée d'une vapeur diaphane, indique la vieille capitale de la province. La plaine entière est sillonnée en tous sens de belles routes, plantées aux deux côtés de noyers séculaires et qui semblent ainsi la couvrir d'un immense réseau de verdure. Vers le nord, la vallée du Rhin se perd dans un lointain vapoureux; du côté du midi, la chaîne des Vosges se lie à celle du Jura, et, par un temps parfaitement serein, on aperçoit à l'heure du coucher du soleil les glaciers de la Suisse, qui, semblables à de légers nuages aux tons dorés, se présentent à l'horizon.

Cette vue est toujours magnifique; mais il faut l'avoir contemplée pendant la matinée d'un dimanche de printemps pour en connaître toute la beauté. Une verdure jeune et fraîche couvre alors la terre, et la floraison des arbres fruitiers revêt l'Alsace entière d'une parure de fête. Le

son éloigné des cloches qui tintent de tous côtés pour appeler les habitants de la campagne à la prière, et les divers bruits de la plaine apportés par la brise se mêlent aux voix mystérieuses de la nature, pénètrent l'âme d'un sentiment doux et profond, et la remplissent d'un calme ineffable.

Tel est l'aspect des lieux où se sont passés la plupart des faits que je veux raconter. Mais avant de parler du développement de l'ordre monastique en Alsace, du couvent de Hohenbourg et de son illustre fondatrice, je crois devoir faire connaître, en peu de mots, à mes lecteurs, les détails qui nous ont été conservés touchant l'introduction du Christianisme dans la province dont nous parlons.

Nous avons peu de données positives sur les faits, les combats et les conquêtes de ceux qui y ont prêché les premiers l'Évangile; et ce que l'on raconte en particulier des fondateurs des

églises alsaciennes est très incertain : d'obscures traditions attribuent l'origine de ces églises aux disciples immédiats des apôtres. <sup>1</sup>

La plupart des historiens admettent que c'est vers la fin du troisième siècle seulement, ou même au commencement du quatrième, qu'on doit placer la mission de saint Materne et de ses compagnons Euchaïre et Valère, chez les Tribouques et les Némètes, et celle de saint Clément chez les Médiomatriciens <sup>2</sup>. Ils ont été les véritables apôtres de la vallée du Rhin ; et, d'après les mêmes auteurs, ils sont nommés disciples de saint Pierre, dans les anciennes légendes, sim-

<sup>1</sup> *Historia Treviriensis* apud d'Achery *Spicileg*, t. II, p. 208 et 209 ; 2<sup>e</sup> édit.

<sup>2</sup> V. Bénédictins. *Histoire générale de Metz*, t. I, liv. I, p. 497 et suiv.

Laguille, dans son *Histoire d'Alsace*, émet une opinion contraire, et regarde en effet saint Materne et ses compagnons comme propres disciples de saint Pierre. Il en trouve la preuve dans le passage où saint Irénée, *qui vivait au second siècle*, parle des églises de la Germanie. « *Quanquam enim dispartes inter se mundi linguæ sunt, una tamen et eadem est traditionis vis. Neque hæ quæ in Germaniis sitæ sunt ecclesiæ, aliter credunt, aut aliter tradunt, neque hæ quæ in Hispaniis aut Galliis, etc.* »

Irenæus, liv. I. *Contra hæres.*, c. 40, édit. Paris., ann. 4740.

plement afin de caractériser leur mission par les successeurs de cet apôtre et la conformité de leur doctrine avec celle du chef de l'Église. Quoiqu'il en soit, il n'est point douteux que saint Materne n'ait fondé les premières églises chrétiennes d'Alsace, sur les ruines d'anciens temples païens, dans la forêt de Novient et dans les villes d'Helvet et d'Argentorat<sup>1</sup>.

Le Christianisme se répandit insensiblement dans les provinces de la première et de la seconde Germanie, à partir de la prédication de saint Materne<sup>2</sup>; et, peu d'années après la conversion de Constantin, le Saint-Siège envoya Amand et Jéssé dans les pays que le saint avait évangélisés. Ils furent les premiers évêques, Amand d'Ar-

<sup>1</sup> Lagnille. Histoire d'Alsace, t. I, liv. IV, p. 45 et seq.

<sup>2</sup> Le nom de saint Materne attirait encore au XIV<sup>e</sup> siècle un grand concours de pèlerins au village d'Ell, l'ancienne Helvet. Frédéric, évêque de Strasbourg, écrivait à ce sujet en 1370 : « In quo quidem loco » Ellei multi christiani de diversis regionibus ad beatissimum patrem » nostrum S. Maternum per totum anni circulum confluunt. » Des religieux de l'ordre de Saint-François s'y établirent en 1630 pour ranimer le culte de l'apôtre de l'Alsace, et placèrent un autel sur son tombeau.

gentoratum (Strasbourg), Jessé d'Augusta Nemetum (Spire), à laquelle l'auteur de la chronique de cette ville <sup>1</sup> donne Constance-Chlore pour restaurateur ou fondateur.

Ces deux sièges étaient soumis, ainsi que celui de Worms (civitas Vangionum), à la même métropole, à Mayence, capitale de la première Germanie. L'Eglise de cette ville doit avoir été établie par saint Crescent, <sup>2</sup> disciple de saint Paul <sup>3</sup>. Ce fut en 346<sup>5</sup> que se tint à Cologne un concile, composé de vingt-quatre évêques, au nombre desquels on trouve les noms de Jessé des Némètes, d'Amand d'Argentoratum <sup>4</sup>, et de Justinien des Rauraques.

Saint Amand, premier pasteur connu de l'Eglise de Strasbourg, est placé à la tête d'une série d'évêques, qui par leurs vertus donnèrent l'exem-

<sup>1</sup> Lehman. *Chronicon Spirinse*, liv. I, chap. 25, p. 35.

<sup>2</sup> Serrarius, *Berum Moguntinensium*, liv. II, p. 225 et seq; primæ edit.

<sup>3</sup> Schiller apud Kœnigshofen; 6<sup>e</sup> observ., p. 490.

<sup>4</sup> Saint Amand d'Argentorat est aussi au nombre des évêques qui assistèrent au concile de Sardique en 347.

ple de la véritable sainteté, et dont les noms véné-  
rés ont droit à l'admiration et à la reconnais-  
sance de la postérité <sup>1</sup>.

Cependant, presque immédiatement après la  
mort de Constantin-le-Grand les progrès du  
Christianisme s'arrêtèrent en Alsace.

Les Allemands et les Francs, qui formaient en  
grande partie les garnisons des villes du Rhin,  
étaient plus attachés à leurs superstitions païennes  
que les Gaulois et les Romains. Le règne de  
Constant fut de trop peu de durée pour favoriser  
la propagation de la foi; son frère Constance, zé-  
lé arien, donna le signal d'une persécution plus  
funeste à la cause de la religion que l'idolâtrie  
elle même; enfin Julien, monté sur le trône, pro-  
fessa ouvertement le culte des anciens dieux et  
le releva de ses ruines. Jovien ne gouverna pas  
assez longtemps pour abattre de nouveau le pa-

<sup>1</sup> Grandidier, Histoire de l'Église de Strasbourg, liv. I, p. 135 et seq.

Les premiers successeurs de saint Amand furent saint Juste, saint  
Maximin, saint Va'entin et saint Éolairé; ce dernier vivait au commen-  
cement du v<sup>e</sup> siècle.

ganisme. Valentinien, successeur de ces princes, était attaché à la vérité au Christianisme, auquel il avait sacrifié sa fortune sous Julien; mais il laissa à chacun de ses sujets la religion qu'il professait.<sup>1</sup> Les guerres sanglantes dont les rivages du Rhin furent le théâtre durant les siècles qui nous occupent, les ravages des Allemands, le dégarnissement des frontières par Stilicon en 403, les diverses invasions des peuples barbares, leurs établissements successifs en Alsace, et surtout la funeste expédition d'Attila pendant laquelle la plupart des évêques furent massacrés ou emmenés captifs avec leurs ouailles, firent un tort épouvantable à la religion chrétienne dans tous les pays soumis à ces incursions. Il paraîtrait même que les sièges de Spire et d'Argentorat restèrent vacants durant le cinquième siècle et le commencement du sixième.

Cependant, au milieu même de ces désastres,

<sup>1</sup> Ammien Marcellin, liv. xxx, chap. 9, p. 43; C. V. et p. 469; édit. G.

l'Alsace ne fut pas dans un abandon complet; vers l'an 428, saint Sévère <sup>1</sup> vint annoncer l'Évangile aux gentils répandus dans la première Germanie, c'est-à-dire aux Francs qui s'y étaient établis. A cette même époque, la Basse-Alsace, soustraite à la juridiction ecclésiastique de Mayence, passa sous celle de Metz, suivant les uns, de Trèves d'après les autres; elle ne retourna à son ancienne métropole qu'en 751.

L'Eglise de Metz, plus heureuse que celles de Spire et de Strasbourg, ne présente point d'interruption dans la série de ses premiers pasteurs, et l'on a lieu de croire que jusqu'en 510, temps vers lequel eut lieu le rétablissement du siège épiscopal d'Argentorat <sup>2</sup>, les chrétiens épars dans la Basse-Alsace furent affermis dans la foi par des missionnaires messins. De là provient sans doute l'opinion erronée d'un grand nom-

<sup>1</sup> Évêque de Trèves, il mourut en 455. *Gaule Chrétienne*, t. XIII, col. 376.

<sup>2</sup> Grandidier. *Histoire d'Alsace*, t. I, liv. III, p. 282.

bre d'auteurs de mérite, tels que Wimpfling <sup>1</sup>, Beatus Rhenanus <sup>2</sup>, Calmet <sup>3</sup> et Schœpflin <sup>4</sup>, lesquels fixent la fondation de l'évêché de Strasbourg aux temps de Dagobert I<sup>er</sup>, et placent tout le district qui forme son diocèse sous la direction spirituelle des évêques de Metz jusqu'au septième siècle.

Besançon était la métropole de la Haute-Alsace.

Quant au siège des Rauragues, on ne connaît point les évêques qui l'ont occupé pendant les cinquième, sixième et septième siècles. L'on croit même qu'il demeura vacant jusque vers le milieu du huitième; que durant cet intervalle les pays compris dans son diocèse furent réunis à ceux de Besançon, de Strasbourg, et de Windisch (Constance) <sup>5</sup>, et qu'enfin il fut rétabli en 740,

<sup>1</sup> De Episc. Argent, p. 7.

<sup>2</sup> Rer. German., lib. I, p. 45; lib. II, p. 474, et lib. III, p. 274; édit. an. 1670.

<sup>3</sup> Notice sur la Lorraine, t. I, p. 770.

<sup>4</sup> Alsat. illust., t. I, p. 47, 338 et 346.

<sup>5</sup> Le Cointe, Annales eccles., t. II', p. 543; t. V, p. 212; t. VI, p. 437.

temps auquel vivait Walaus <sup>1</sup>, qualifié d'archevêque et placé à la tête des évêques de Bâle <sup>2</sup> dans les anciens catalogues. Il est certain au moins que la partie de la Haute-Alsace qui plus tard a été réunie au diocèse de Bâle dépendait encore de celui de Strasbourg au commencement du huitième siècle. La fondation et la confirmation par les évêques de Strasbourg de divers monastères situés dans cette partie de la province ne permettent aucun doute à ce sujet <sup>3</sup>.

Avec la grande victoire de Clovis sur les Allemands et son baptême, commence une nouvelle époque dans les fastes du Christianisme et en même temps dans l'histoire de notre province. Argentoratum, que les barbares avaient dévastée, est relevée par ce prince et reprend bientôt de l'importance. Les rois francs y séjournent souvent et s'y font construire un palais. Clovis

<sup>1</sup> Ibid., t. V, p. 209, 211 et 626.

<sup>2</sup> Dom. Martenne in Thesaur. novo Anecd., t. III, col. 1385.

<sup>3</sup> Grandidier, Histoire d'Alsace, t. I, liv. III, p. 286.

y rétablit, au commencement du sixième siècle, un siège épiscopal, et jette les premiers fondements de sa cathédrale en 510 <sup>1</sup>.

A partir de son règne, la religion du Christ s'étendit de plus en plus dans la province, et ne tarda pas à devenir celle de tout le pays.

---

<sup>1</sup> Kœnigshofen. Chron. Lehmann. Chron. Herzog. Chron. On lit dans une ancienne chronique publiée par Schilter dans ses notes sur Kœnigshofen, p. 483 : « Clodovæus fuit primus christianus rex Francorum, quem » S. Remigius baptizavit. Qui rex etiam ecclesiam cathedralem Argenti- » næ fundavit. »

## CHAPITRE II

Évitez autant que vous le pourrez le tumulte et la conversation du monde; car cet eutretien de nouvelles et d'affaires du siècle nuit beaucoup, lors même qu'on s'y porte fort simplement.

(*Imit.*, l. I, ch. x, 4.)

Lorsque les conquérants barbares de l'empire romain, séduits par les richesses et le pouvoir du clergé, envahirent ses rangs, l'Alsace ne resta pas étrangère au développement que prirent en Occident les ordres monastiques; le septième siècle et le suivant virent s'élever un grand nombre de couvents et de pieuses retraites dans cette province. L'époque des premiers martyrs était passée; mais d'autres martyrs leur succédaient, s'imposant volontairement les plus rudes priva-

tions, se séparant du monde, renonçant aux avantages du rang et de la fortune, macérant leurs corps, dédaignant les jouissances terrestres, les sacrifiant avec joie et confiance à l'amour divin qui remplissait leurs cœurs. Ce temps est celui des merveilleuses légendes et des actes de renoncement personnel. La vie de sainte Odile présente un tableau complet de cette époque. Je chercherai à conserver dans le récit que j'en vais faire la simplicité naïve et pieuse des chroniqueurs qui racontent l'histoire de la Sainte; les détails contenus dans leurs écrits sont l'expression fidèle de l'esprit du temps, du caractère et des mœurs de l'humanité d'alors.

Erchinald, fils d'Ega et majordome du roi, était, disent nos vieux historiens, le plus puissant, le plus noble et le plus respecté des seigneurs qui vivaient aux temps de Dagobert I<sup>er</sup>.

Leudet ou Leutrich, fils d'Erchinald, ajoutent-ils, eut de son épouse Hultrude, princesse du

sang royal de Bourgogne, <sup>1</sup> un fils nommé Adalric<sup>2</sup>, qui fut, à son tour, père de sainte Odile et souche des plus illustres maisons de l'Europe. Adalric épousa Berswinde, nièce, par sa mère, de saint Léger (Leodegarius), évêque d'Autun, auquel Ebroïn fit subir le martyre en 685<sup>3</sup>. Bilibilde, sœur, ou, d'après d'autres légendes, tante de Berswinde, monta sur le trône d'Austrasie par son mariage avec Childéric II; et le roi, uni à Adalric par les liens de l'amitié aussi bien que par ceux de la parenté, lui accorda l'investiture du duché d'Alsace à la mort du duc Boniface. Adalric établit sa résidence à Oberehnheim, ville située au pied de la montagne d'Altitona.

Peu d'hommes ont été dépeints sous des couleurs aussi diverses qu'Adalric : il est représenté par plusieurs de nos anciens écrivains comme un

<sup>1</sup> Plusieurs auteurs la croient fille du roi saint Sigismond. V. Chron. lat. de genealogia SS. Odiliæ et Attalæ virginum. Schilter apud Kœnigshofem, p. 507 et 508.

<sup>2</sup> Appelé aussi Etich, Atticus, Etichon ou Athelric.

<sup>3</sup> Schilter apud Kœnigshofen, loc. cit.

seigneur farouche, cruel et faisant tout fléchir devant son pouvoir; d'autres chroniqueurs, au contraire, proclament qu'il était aussi généreux que juste et humain.

Le jugement qu'en porte le père Hugues Peltre<sup>1</sup> paraît être le plus exact; il est confirmé d'ailleurs par les différents traits de la vie du prince qui sont parvenus à notre connaissance; le voici :  
« Adalric était un homme droit, sincère et tenace  
» dans ses desseins; il se montrait véritable chrétien, et malgré son rang élevé il ne cherchait  
» aucun prétexte pour se dispenser des devoirs que  
» lui imposait cette qualité; mais il n'avait pu  
» se dépouiller entièrement des mœurs grossières  
» et sauvages de son époque. »

Berswinde<sup>2</sup>, égale à son époux par la naissance, est représentée par tous les auteurs de la vie de sainte Odile comme une des femmes les

<sup>1</sup> Vie de sainte Odile, p. 148, apud Dionys. Albrecht, *Historie von Hohenburg*.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 151.

plus accomplies de son époque : « La charité, la  
» piété et la crainte de Dieu remplissaient son  
» cœur,—disent-ils;—les honneurs que l'on ren-  
» dait à son rang élevé n'avaient point altéré sa  
» vertu; loin d'en concevoir de l'orgueil, elle était  
» un modèle parfait d'humilité chrétienne; elle  
» employait ses richesses en bonnes œuvres; sa  
» prospérité lui inspirait des élans d'une re-  
» connaissance passionnée envers Celui qui est  
» l'auteur de tout bien. Chaque jour elle avait  
» coutume de se retirer pendant plusieurs heu-  
» res dans la partie la plus isolée du palais, pour  
» s'y livrer à la prière et à la méditation. »

Cependant Adalric et Berswinde étaient tous deux animés du désir de posséder une résidence solitaire dans laquelle ils pussent passer une partie de l'année loin du tumulte de la ville et des fatigues des affaires <sup>1</sup>. Le duc avait ordonné à

<sup>1</sup> Ibid., p. 450, et Histoire de sainte Odile, par Gebwiller apud Dionys. Albrecht, p 429.

quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs de parcourir les forêts des environs, afin de choisir un emplacement convenable pour la construction d'un castel et d'une église. On ne tarda point à lui annoncer que le sommet même de la montagne d'Altitona, au pied de laquelle s'élevait Oberehnheim, était couvert de débris d'édifices antiques qui pourraient être employés comme matériaux d'une construction vaste et magnifique.

Aldaric voulut aussitôt s'assurer par lui-même de la vérité de ce rapport<sup>1</sup>, et, après avoir marché pendant une heure et demie environ, il arriva au lieu qui lui avait été indiqué.

C'était une grande esplanade, dans une situation imposante et agreste, entourée de très hautes murailles composées de pierres énormes grossièrement réunies, bâties évidemment par les plus anciens habitants de la province, et s'étendant fort loin; des sapins gigantesques et de vieux

<sup>1</sup> Ibid.

chênes avaient pris racine au milieu de ces antiques débris, et y croissaient avec un luxe admirable de végétation. Cependant les constructions qui couvraient l'esplanade elle-même étaient loin de ne présenter que des ruines, comme l'avaient dit les serviteurs d'Adalric : les restes de quelques bâtiments se voyaient à la vérité entassés sur le sol; mais un château et une rotonde élégante étaient encore debout, et l'art romain avait présidé à leur bâtisse <sup>1</sup>.

Le duc, charmé de la beauté de ces lieux, ploya aussitôt les genoux et remercia Dieu à haute voix d'y avoir guidé ses pas; puis, retournant sur le champ à Oberehnheim, il envoya dès le même jour un grand nombre d'ouvriers sur la montagne de Hohenbourg pour y commencer les travaux.

Adalric renonça à son premier projet de bâtir une grande église; mais il fit réparer magnifi-

<sup>1</sup> Une antique tradition attribuait la fondation du château à l'empereur Maximin, et affirmait que la rotonde avait été consacrée autrefois au culte des divinités du paganisme.

quement la rotonde antique, qui fut alors consacrée par saint Léger, évêque d'Autun, aux saints patrons d'Alsace <sup>1</sup>; une chapelle nouvelle, érigée en l'honneur des apôtres saint Pierre et saint Paul, protecteurs de la ville d'Oberehnheim, fut consacrée également par le saint évêque <sup>2</sup>. Adalric fit en même temps remettre en bon état le mur d'enceinte et l'ancien château, de façon à pouvoir y résider habituellement avec Berswinde pendant les mois d'été <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Cette rotonde a été détruite en 1734 par le prieur Reginald Vautrop; une auberge a été construite sur son emplacement.

<sup>2</sup> Gebwiller Scholast. cathedr. Arg., apud Schuttenheimer, p. 82. Baillet, a. 678. Sigibert, a. 695.

Adalric établit, pour desservir la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul, un bénéfice reposant sur les terres de Richtolzheim, Bieszen et Schwabsheim (Voy. Anführungen der Wahlfarter, etc. Voy. D. Albrecht, p. 34 et 35).

<sup>3</sup> Vie de sainte Odile, par Dionys. Albrecht. Historie von Hohenburg.

---

## CHAPITRE III

Est-ce à cause de ses péchés ou  
de ceux de son père ou de sa mère  
qu'il est né aveugle ?

(*S. Jean, ix, 2.*)

Levez-vous, prenez l'enfant et  
fuyez... (*S. Matth., ii, 31.*)

Adalric, investi à titre de fief héréditaire du vaste duché d'Alsace, semblait être arrivé au faite de la puissance; d'année en année, sa fortune et son pouvoir s'étaient accrus; cependant un grand bonheur lui manquait : il n'avait point d'héritier auquel il pût transmettre un jour ses grands biens, et il en éprouvait une affliction profonde.

Berswinde elle-même déplorait sa stérilité; car, malgré sa haute vertu, elle n'avait pu se dé-

tacher assez des choses de la terre pour ne point partager l'envie si générale et si naturelle, surtout aux puissants du monde, d'avoir un enfant qui pût perpétuer le nom et la race de son époux.

Adalric et la duchesse firent à cette occasion tout ce que la dévotion et la confiance en Dieu peuvent inspirer à des âmes pieuses; ils eurent recours aux jeûnes, aux pèlerinages, et à de riches aumônes. Souvent prosternés ensemble au pied des autels, ils versaient des larmes abondantes et suppliaient le Seigneur d'exaucer le plus ardent de leurs vœux<sup>1</sup>.

Enfin, après quelques années de mariage, les premiers symptômes d'une grossesse se manifestèrent en Berswinde. Le duc témoigna publiquement la joie que lui causait cet événement, et les habitants de l'Alsace s'associèrent à son bonheur. De toutes parts des prières s'élevaient vers le

<sup>1</sup> Vie de sainte Odile, apud Dionys. Albrecht, p. 152.

Ciel pour l'enfant que la bonne duchesse portait dans son sein; chacun attendait avec anxiété et espoir l'heure de sa délivrance.

Cette heure désirée arriva en l'an de grâce 657, suivant quelques auteurs, en l'année 661 d'après les autres <sup>1</sup>. Mais au lieu du prince si ardemment souhaité, Berswinde mit au monde une petite fille aveugle.

Le bonheur d'Adalric fit place alors à un profond désespoir, et l'amour paternel qu'il avait ressenti à l'avance pour son enfant se convertit en une haine violente <sup>2</sup>. Il se répandit en plaintes amères : « Dieu est en colère contre nous, disait-il, et veut nous punir de quelque grave transgression; car il nous accable d'un opprobre sans exemple parmi ceux de ma race, et qui

<sup>1</sup> Historie von Hohenburg, Dionys. Albrecht, p. 197, 2te Anmerkung. Les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur l'époque de la naissance de sainte Odile. Il en est qui la font naître quelques années plus tôt; d'autres, trois ou quatre ans plus tard, que les deux époques les plus généralement admises, indiquées ici.

<sup>2</sup> Omnes auctores in vita B. Odiliæ. Vie de sainte Odile. Lombardica Historia, apud Kœnigshofen, p. 316.

» obscurcirait à jamais l'honneur de ma maison,  
» si la naissance de cette enfant venait à être  
» connue. »

Mais Berswinde lui répondit : « Gardez-vous,  
» ô seigneur, de vous laisser aller à la colère  
» et au désespoir, et souvenez-vous que quand  
» les disciples du Sauveur le questionnèrent tou-  
» chant l'aveugle-né, il leur dit : *Ni l'aveugle*  
» *ni ses parents n'ont péché; mais cet homme*  
» *doit servir à manifester la puissance de*  
» *Dieu*. Ne murmurons donc point contre  
» les décrets de l'Éternel, jusqu'ici il nous  
» avait comblés de biens : bénissons son saint  
» nom, dans l'affliction aussi bien que dans la  
» joie. »

Ces douces et sages paroles n'apportèrent aucune consolation à Adalric; la malheureuse duchesse ne réussit à calmer enfin son emportement qu'en s'engageant à tenir secrète la naissance de sa fille, à la faire élever hors de la mai-

son paternelle, à n'en plus parler à l'avenir en présence de son époux.<sup>1</sup>

Le duc croyait satisfaire à la loi de la nature en laissant vivre l'enfant, et répondre en même temps aux exigences de son rang et de son honneur en la condamnant à végéter dans l'obscurité et la misère<sup>2</sup>; et, afin que le mystère n'en fût point trahi, il fit publier à son de trompe dans la ville d'Oberehnheim que la duchesse avait eu une couche laborieuse, et que son fruit était mort-né.

Cependant Berswinde savait que l'une de ses anciennes suivantes, mariée dans le bourg de Scherwiller<sup>3</sup>, et sur l'attachement de laquelle elle pouvait compter, était accouchée peu de temps

<sup>1</sup> Ibid. et *Histoire von Hohenburg*, p. 153. Quelques chroniqueurs prétendent même qu'Adalric donna l'ordre positif de tuer sainte Odile immédiatement après sa naissance; mais les plus anciens, et par conséquent les plus dignes de foi, ne font nullement mention de ce trait de barbarie.

<sup>2</sup> Calmet, *Bibl. Vignier, Véritable origine, etc. Lazis, De Transmigratione gent.*, lib. viii.

<sup>3</sup> Situé à deux lieues de Schélestadt.

auparavant;—elle se décida à la faire appeler en secret.

L'étrangère arriva, trouvant sa maîtresse plongée dans une profonde affliction et versant des larmes amères; elle lui dit : « Ma bien-aimée »  
» dame, ne vous laissez point accabler par la »  
» douleur, le Seigneur a voulu que votre fille »  
» naquît aveugle, peut-être lui ouvrira-t-il un »  
» jour les yeux ; si tel est votre plaisir, confiez-la- »  
» moi, je m'engage à la nourrir et à l'élever. »

Cette affectueuse promesse rendit du courage à Berswinde; ayant embrassé l'enfant, elle la déposa elle-même dans les bras de la suivante fidèle, en la recommandant à son très cher Sauveur »  
» et Seigneur Jésus et à la bienheureuse Vierge »  
» Marie<sup>1</sup>.

La nourrice emporta donc la petite fille et lui donna son lait pendant une année environ<sup>2</sup>; mais,

<sup>1</sup> Histoire de sainte Odile, tirée de Mabillon. Apud Albrecht, p. 442.

<sup>2</sup> Rugr. Antiq. de Vôges, part. II, liv. IV, chap. 40.

malgré le soin avec lequel on avait celé aux sujets d'Adalric la naissance de la princesse, malgré le mystère dont sa seconde mère cherchait à envelopper son existence, afin d'éviter à la duchesse tout sujet d'inquiétude et de souci, il s'en fallut de bien peu que ce secret ne fût dévoilé par le temps <sup>1</sup>.

Car cinq ou six mois à peine s'étaient écoulés, lorsque le bruit se répandit dans le pays qu'on élevait à Scherwiller <sup>2</sup> une petite aveugle d'origine inconnue, et qui devait appartenir à des personnes du plus haut rang, à en juger d'après les soins dont elle était l'objet. Quelques individus se rappelèrent alors que la femme qui veillait sur cette enfant mystérieuse avait été jadis au service de Berswinde, et remarquèrent également que l'âge du nourrisson s'accordait en tout point avec l'époque des couches prétendues malheu-

<sup>1</sup> Pelter., apud Albrecht. *Historie von Hohenburg*, p. 155.

<sup>2</sup> *Vita S. Odiliæ* apud Mabillon; Knoblauch in *vita S. Odiliæ*.

reuses de la duchesse. La nourrice de notre sainte<sup>1</sup> écoutait ces discours d'une oreille attentive et ne manquait pas d'en rendre compte à Berswinde. Celle-ci, craignant alors que ces mêmes propos ne fussent rapportés à Adalric, et que la colère de ce seigneur ne se rallumât, ordonna à son ancienne suivante de quitter en toute hâte les terres de son époux, pour se rendre en Franche-Comté, au couvent de Baume, situé à quelques lieues de la ville de Besançon, et où il lui serait facile de faire admettre l'enfant et de continuer à l'élever. Berswinde avait un double motif pour préférer ce monastère à tout autre lieu de refuge : la distance lui faisait espérer que la petite aveugle y serait à l'abri de toute recherche, et la su-

<sup>1</sup> Vignier, *Véritable Origine des très illustres maisons d'Alsac, de Lorraine, d'Autriche, etc.*, p. 66.

On trouve dans cet ouvrage, publié en 1649, un fragment d'une vie de sainte Odile, écrite par un moine contemporain, qui parait avoir appartenu au couvent de Luders, fondé par saint Deicolus, dans les environs de Colmar. Les mots suivants, que l'on remarque dans son écrit, prouvent qu'il était contemporain : « Hanc multi nostrorum viderunt; et ego infelix » præ nimia incuria, eum nec Deo attenderem, nec sanctis, tanto me bonum » privavi.

périeure du couvent était propre sœur de la mère de la duchesse <sup>1</sup>.

L'abbaye de Baume n'était point soumise encore à une règle particulière <sup>2</sup>; mais la prière, la lecture, le chant des psaumes, les conseils évangéliques, la mortification des sens et le travail des mains remplissaient tous les moments des humbles récluses qui l'habitaient et qui vivaient entièrement séparées du monde.

La jeune exilée arriva heureusement dans ce paisible asile; elle y vécut tranquille, loin du tumulte, et y reçut une éducation propre à développer les trésors de la grâce que le Seigneur avait déposés dans son âme. Dès le berceau, pour ainsi dire, elle prouva quelle devait être sa des-

<sup>1</sup> Pelter apud Albrecht. p. 155.

<sup>2</sup> Ce fut plus tard seulement qu'à l'imitation des moines, les nonnes adoptèrent les règles de saint Colomban ou de saint Donat, archevêque de Besançon; puis, — après le concile d'Aix-la-Chapelle, en 789, — celle de saint Benoît, avec quelques pratiques propres à chaque monastère, selon les besoins des lieux et l'exigence des cas. Le couvent de Baume prit sa grande importance seulement au huitième siècle, en 763, lorsque le duc Garnier le fit reconstruire et le dota : aussi la chronique d'Albéric, d'après celle de Hugues de Saint-Victor, regarde ce prince comme le vrai fondateur de Baume-les-Nonnes.

tinée future; les noms consacrés par la religion furent les premiers qui frappèrent son oreille enfantine, et les premiers aussi qu'elle apprit à prononcer lorsque sa langue commença à se délier; ses premiers discours furent des prières et des oraisons.

Sa pieuse tante et les personnes qui l'entouraient ne lui parlaient que de choses saintes; elle prêtait l'attention la plus surprenante aux enseignements de la foi qui lui étaient donnés; et comme une lumière intérieure éclairait pour elle ces sublimes vérités, et qu'elle était douée d'un esprit précoce et lucide, et d'une mémoire extraordinaire, elle connaissait mieux ses devoirs de chrétienne, âgée à peine de quatre ou cinq ans, que beaucoup de personnes déjà sorties de l'adolescence<sup>1</sup>.

Ce fut ainsi qu'éloignée du monde et de ses tentations, la fille d'Adalric devint, dès l'âge le

<sup>1</sup> P. Pelter apud Albrecht. *Historie von Hohenburg*, p. 455.

plus tendre, un modèle accompli de vertu, puisant comme dans une source intarissable les plus purs enseignements, dans ses conversations avec la noble supérieure du couvent de Baume <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ibid.

---



## CHAPITRE IV

Il cracha à terre; et, ayant fait de la boue avec de la salive, il l'appliqua sur les yeux de l'aveugle, et il lui dit : — Allez vous laver dans la piscine de Siloë (ce mot signifie envoyé). Il y alla donc; il s'y lava, et il revint voyant clair.

(*Saint Jean, ix, 6, 7.*)

Tandis que ces choses se passaient en Franche-Comté, Déodat, ancien évêque de Nevers et fils de saint Hunna, arrivait en Alsace <sup>1</sup>, afin d'y prêcher l'Evangile et de se réunir aux ermites qui desservaient à Novient (Ebersheim-Münster) la plus ancienne des églises de la province, fondée par saint Materne.

La prédication de Déodat attira un immense

<sup>1</sup> Gebwiler and Albrecht, p. 89.

concours de peuple ; Adalric et Berswinde furent du nombre de ses auditeurs les plus assidus ; et le duc, voulant manifester publiquement la ferveur que lui avaient inspirée les discours du saint évêque, résolut de faire bâtir, à Novient même, un couvent et une église placés sous l'invocation des saints apôtres Pierre et Paul, et de les doter de revenus considérables ; il pria Déodat de diriger la construction des nouveaux édifices. L'œuvre fut aussitôt commencée ; Adalric ne refusait rien de ce qui était nécessaire pour la mener à sa perfection, et Déodat, voulant que l'église eût une grande solidité, employa, comme matériaux de construction, les massifs débris d'un temple païen existant dans la forêt voisine ; — il le fit détruire de fond en comble ; saint Materne en avait jadis renversé l'idole <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les ossements de saint Déodat ont été conservés dans cette même église. Jadis ses reliques étaient portées processionnellement et avec un grand déploiement de magnificence, dans la ville d'Ebersheim-Münster, le 19 de mai, jour de la fête du saint. (Gebwiler, p. 104.)

Cependant la construction était achevée et le moment de la consécration approchait. Déodat et Adalric convoquèrent non seulement le clergé alsacien ; mais ils envoyèrent également des messages à un grand nombre de clercs du pays situé au delà des Vosges, les engageant à se rendre à Ebersheim-Münster, afin que la pompe et la beauté de la cérémonie répondissent à la grandeur de la solennité. Adalric et Berswinde vinrent de Hohenbourg à Novient accompagnés d'une suite nombreuse ; la duchesse portait avec elle des vêtements sacerdotaux et des ornements d'autel d'une très grande richesse, qu'elle avait en partie travaillés de ses propres mains. Après la consécration, le duc remit à Déodat une lettre scellée, par laquelle il faisait don au nouveau cloître d'un grand nombre de fermes avec leurs dépendances, sans charge aucune, afin de subvenir ainsi à l'entretien du couvent et des religieux bénédictins qui devaient

l'habiter et s'y vouer au culte du Tout-Puissant <sup>1</sup>, <sup>2</sup>.

Ces évènements se passaient vers l'année 666. Les franchises d'Ebersheim-Münster furent confirmées plus tard par Charlemagne <sup>3</sup>.

Mais retournons à l'aveugle du couvent de Baume que le Ciel destinait à faire rejaillir un jour la gloire la plus pure sur tous ceux de sa race. Étrangère à la terre par son infirmité et par la vie qu'elle avait menée, son existence n'avait encore été pour ainsi dire qu'une prière perpétuelle, un long acte d'adoration. Toutefois elle était parvenue à l'âge de douze à treize ans sans être baptisée. Les chroniques les plus dignes de foi qui parlent d'elle s'accordent sur ce point <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Voyez note I, à la fin du volume

<sup>2</sup> Gebwiller apud Albrecht.

(Anführungen der Walfarter auf den Heiligen Odilien berg, von Dionysio Albrecht, p. 185.

<sup>3</sup> Les ossements d'Adalric ont été transportés, par la suite, de Hohenbourg à l'abbaye d'Ebersheim-Münster, et y ont été pendant longtemps l'objet de la vénération des pèlerins. On ignore l'époque de cette translation.

<sup>4</sup> D. Lud. Hugo., Episcopus; Ptolem., abbas Stiv., t. I, Annal. Ord.

Cependant on administrait alors le sacrement de la régénération aux enfants peu après leur naissance <sup>1</sup>; ce pieux usage était depuis longtemps adopté, et il n'est pas à croire que Berswinde eût négligé de se conformer aux préceptes de l'Église, ou qu'elle eût été plus occupée de la vie temporelle de son enfant que de son salut éternel; mais il est probable que la cérémonie ayant eu lieu sans éclat, en secret et au moment où Adalric était en proie à la colère que lui avait causée la cécité de sa fille, celle-ci avait été simplement ondoyée, ou qu'une grave omission avait eu lieu et que le baptême était entaché de nullité <sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, s'écrie un de nos vieux chroniqueurs en interrompant son récit, « il » avait été dans les desseins de la Providence » que toutes choses dussent se passer ainsi, afin

Præmont, verb. *Odilia*, et Dionys. Albrecht, *Historie von Hohenburg* p. 499. 2<sup>e</sup> te Anmerckung.

<sup>1</sup> Ibid., 3<sup>e</sup> te Anmerck.

<sup>2</sup> Ibid.

» qu'un miracle éclatant marquât l'admission  
 » solennelle de la jeune fille dans la communauté  
 » chrétienne; car dans ce temps, ajoute notre  
 » historien, vivait en Bavière l'évêque saint  
 » Erhard, sur lequel reposait la bénédiction de  
 » Dieu; et ce prélat eut une vision pendant la-  
 » quelle il lui fut enjoint de se rendre sur-le-  
 » champ au couvent de Baume en Franche-Comté.  
 » Une voix lui avait dit: Là tu trouveras une  
 » jeune servante du Seigneur, tu la baptiseras  
 » et lui donneras le nom d'Odile, et au moment  
 » du baptême ses yeux, qui n'ont jamais été ou-  
 » verts jusqu'ici, verront la lumière <sup>1</sup>. »

Saint Erhard partit sans délai pour obéir à cet ordre; mais, au lieu de se rendre en Franche-Com-

<sup>1</sup> Vie de sainte Odile, tirée de Mabillon, apud Albrecht, p. 413.—Vie des Saints ex Historia Lombardica. Schilter apud Kœnigshofen, p. 516.

Et Laguille, Histoire d'Alsace, v. I, liv. VII, p. 82. Le père le Coïnte, Annales eccles., t. IV, p. 240, commet évidemment une erreur en faisant baptiser Odile dans le diocèse de Strasbourg, à l'abbaye de Moyen-Moutier, à laquelle un manuscrit isolé donne le nom de Balma. La longue résidence de sainte Odile à Baume, sur le Doubs, est constatée par les plus anciens chroniqueurs. — On n'est pas d'accord sur la qualité d'Erard, qui conféra le sacrement à notre sainte. L'Histoire Lombarde de Laguille l'indique sous la qualité d'évêque en Bavière; quelques historiens croient qu'il

té par la voie la plus directe, il prit à dessein le chemin des âpres montagnes de l'Alsace et de la Lorraine; car il savait que son frère Hidulphe, qui jouissait d'une haute réputation dans la chrétienté, avait volontairement renoncé à la dignité d'archevêque de Trèves, dont il était revêtu, pour se retirer dans ces lieux sauvages, y fonder l'abbaye de Moyen-Moutier, et y terminer sa carrière dans la solitude et la prière. Erhard voulait se faire accompagner par Hidulphe dans sa mission <sup>1</sup>.

Le voyage du saint évêque fut heureux, et une antique tradition rapporte que, lorsque les deux frères se revirent, ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et que pendant un long embrasement leurs âmes eurent une communication intime et mystérieuse, qui leur rendit inutile

était abbé d'Ebersheim-Münster et évêque régional; en effet Everard, supérieur de l'abbaye d'Ebersheim-Münster, était contemporain d'Adalric et de Déodat. D'autres chroniqueurs enfin et l'inscription du tombeau d'Odile lui donnent la qualité d'évêque de Ratisbonne. Au reste, s'il y a désaccord à ce sujet, il n'y en a pas relativement au miracle qui a accompagné le baptême, — tous les récits s'accordent sur ce point.

<sup>1</sup> Omnes auct. in vita B. Odil.

l'usage de la parole. Ils s'étaient compris, s'étaient tout dit sans se parler. Hidulphe se disposa aussitôt à suivre Erhard, afin d'assister au miracle que la toute-puissance divine devait opérer par son entremise. Les deux saints pèlerins, étant arrivés à Baume, demandèrent à voir l'enfant aveugle; lorsqu'elle leur fut présentée, ils versèrent des larmes, et l'esprit qui les animait les poussa à s'écrier d'un commun accord : « O Jésus, » qui êtes la vraie lumière qui éclaire tout homme venant dans ce monde, laissez tomber » votre pitié, semblable à une rosée bienfaisante, » sur votre jeune servante, et accordez la clarté aux yeux de son corps aussi bien qu'à ceux » de son âme !<sup>1</sup> »

Erhard et Hidulphe procédèrent alors à l'examen de la catéchumène; ils la trouvèrent parfaitement instruite de tous les dogmes de la religion chrétienne, et furent édifiés de la haute

<sup>1</sup> Pelter apud Albrecht, etc., p. 457.

sagesse et de la grande piété qui brillaient dans ses réponses <sup>1</sup>.

La cérémonie du baptême eut lieu peu de jours après. Toute la communauté de Baume se réunit dans l'église du couvent, et saint Hidulphe tint la jeune fille sur les fonts. Erhard, ayant prononcé les prières usitées, procéda à l'onction des yeux de l'aveugle avec le saint chrême, en disant : « A l'avenir sois éclairée par les yeux du » corps aussi bien que par ceux de l'âme, au » nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur <sup>2</sup>. »

Les religieuses agenouillées dans l'église attendaient, avec un pieux recueillement et dans un silence profond, que le miracle s'opérât, et leur attente ne fut pas vaine; car au moment où Erhard cessa de parler, les paupières de l'enfant se séparèrent, ses grands yeux bleus s'ouvrirent à la lumière,

<sup>1</sup> Vignérius, *Véritable origine des très illustres maisons*, etc, p. 67.

<sup>2</sup> Pelter apud Albrecht, etc., p. 157, et *Vie de sainte Odile* recueillie par Mabillon, apud Albrecht, p. 113. Gebwiller ap. Schuttenheimer, p. 33. D. Lud. Hugo episcopus. Ptolom. Abbas Stiv., t. I, *Annal. Ord. Præm. verb. Odilia*.

et son premier regard, dans lequel brillait toute la pureté de son âme, fut dirigé vers le ciel, comme pour remercier le Tout-Puissant de la faveur qu'il venait de lui accorder<sup>1</sup>.

Tous les assistants se mirent à louer Dieu à haute voix ; Erhard donna à la jeune fille le nom d'Odile, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre d'en haut ; puis, se tournant du côté de l'assemblée, il lui rappela que jamais avant la venue de Notre-Seigneur les yeux d'un aveugle-né n'avaient vu le jour : « Le miracle dont vous venez d'être témoins, » ajouta-t-il, est également l'œuvre de notre » très doux Sauveur ; gardez-vous donc de res- » sembler à ces Juifs, dont les cœurs se fermaient » de plus en plus, quoiqu'ils eussent assisté aux » œuvres admirables que le Christ avait faites » devant eux, afin de les convertir. Après que » vous avez été spectateurs de la merveille qui

<sup>1</sup> Ibid., Laguille, Histoire d'Alsace, t. I., l. VII, p. 87. Et omnes auct. in vita B. Odiliae.

» vient d'avoir lieu, Dieu veuille qu'elle serve à  
» ouvrir aussi vos yeux spirituels, et à vous ren-  
» dre plus disposés à servir le divin Maître qui  
» protège ses serviteurs d'une manière si admira-  
» ble, et qui repousse dans d'éternelles ténèbres  
» les pécheurs endurcis <sup>1</sup> !

Ayant alors béni un voile, le prélat en couvrit la tête d'Odile; en même temps il lui remit une petite cassette dorée, contenant des reliques précieuses, et prédit que le Ciel lui réservait des faveurs plus grandes encore, pourvu qu'elle conservât toujours en son cœur le trésor de grâce qui y avait été déposé <sup>2</sup>.

Hidulphe et Erhard quittèrent Baume aussitôt après y avoir accompli leur mission. Avant de s'éloigner ils recommandèrent à l'abbesse et à ses compagnes de veiller au développement de la fleur précieuse qui croissait dans leur paisible

<sup>1</sup> Pelter apud Albrecht, p. 458.

<sup>2</sup> MS. C. Vitæ B. Odiliæ metro editæ, c. 4.

retraite. Erhard, donnant alors une dernière bénédiction à Odile, lui dit encore : « O ma chère  
» fille, plaise à la miséricorde du Tout-Puissant  
» qu'un jour nous soyons réunis dans le royaume  
» du ciel, aux joies duquel nous sommes tous  
» appelés<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Vignier, Véritable origine, etc., p. 67.

## CHAPITRE V

Une seule chose est nécessaire; Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée.

(*Saint Luc*, x, 42.)

J'étais malade, et vous m'avez visité. (*Saint Matthieu*, xxv, 36.)

Les deux frères ayant appris à Baume le secret de la naissance d'Odile, se proposèrent d'informer Adalric de la guérison miraculeuse de sa fille, et de réveiller ainsi dans son cœur le sentiment de l'amour paternel.

Or, la solitude dans laquelle vivait Hidulphe n'était éloignée de Hohenbourg que de neuf heures de marche; Erhard le chargea donc de se rendre auprès du duc d'Alsace, et retourna directement dans son diocèse; la guérison miraculeuse d'O-

dile y fut bientôt connue, et contribua puissamment à propager la foi chrétienne.

Cependant Hidulphe était arrivé à Ober-ehnheim ; et comme il possédait au plus haut degré l'art d'émouvoir les cœurs, et qu'ordinairement ses paroles faisaient une profonde impression sur les grands et les petits, il s'était flatté qu'en instruisant le duc de ce qui venait de se passer à Baume, il ferait changer en un instant les dispositions de ce seigneur à l'égard de la jeune exilée.

Mais l'affection d'Adalric s'était portée sur d'autres objets; malgré la grandeur de sa faute, la bénédiction du Ciel avait continué à reposer sur sa maison; et, après le renvoi de la pauvre enfant aveugle, objet de sa colère et de ses dédains, la duchesse lui avait donné successivement quatre fils et une fille <sup>1</sup>, qui par leur sainteté devinrent

<sup>1</sup> Vignier, *Véritable origine*, etc., p. 2, 63, 64, 70, 71, 74, 75. Les fils étaient Etichon ou Etton, Adelbart, Hugues, et Batachon. La fille se nommait Roswinde.

tous les ornements de l'Eglise et de leur patrie, et desquels devaient sortir la plupart des races royales de l'Europe. Le duc refusa de rappeler Odile auprès de lui; peut-être aussi éprouvait-il, sans s'en rendre compte, une sorte de crainte à l'égard de cette fille si miraculeusement guérie, après avoir été bannie avec tant d'injustice. Toutefois il ne fut pas insensible à la nouvelle que lui apportait Hidulphe, et voulant lui en témoigner de la reconnaissance, il lui fit don de la terre de Feldkirch pour son abbaye de Moyen-Moutier. Odile continua donc à vivre dans le couvent de Baume, après avoir été baptisée; sa conduite pieuse, son renoncement à tout ce qui était mondain et son profond recueillement inspiraient un sentiment de respect aux vierges au milieu desquelles elle se trouvait. Elle joignait l'expression des pensées les plus graves et les plus élevées, la plus fervente piété, et une active charité, à une simplicité enfantine tout empreinte des

grâces de son âge et à une beauté peu commune<sup>1</sup>.

Odile, qui aimait ses frères en Jésus-Christ, selon le précepte évangélique et avec une entière absence d'égoïsme, devait aimer Dieu par-dessus toutes choses. Modeste et simple dès son enfance, elle l'était devenue plus encore en grandissant ; malgré son extrême jeunesse, elle était parvenue déjà à dompter ses penchants terrestres ; ses longues années de cécité lui avaient rendu habituelles la prière et la méditation ; elle comprenait que, pour conserver le repos de l'âme, l'indifférence à l'égard des choses de ce monde, et la douce confiance en Dieu que lui avait inspirée le miracle opéré sur elle, il fallait qu'elle portât l'exactitude la plus rigoureuse à l'accomplissement de tous ses devoirs. Parmi les recluses du couvent de Baume il n'en était au-

• Les chroniqueurs célèbrent surtout la beauté merveilleuse des cheveux blonds d'Odile.

cune qui montrât une dévotion et un zèle plus ardents qu'Odile, une foi plus vive, une humilité plus profonde et plus édifiante, et qui se soumît à de plus dures mortifications. Sa ferveur éclatait surtout durant les journées solennelles où l'Église célèbre le grand mystère de la rédemption du genre humain ; sa contenance, l'abondance de ses larmes, témoignaient alors de l'amour dont son cœur était embrasé, et l'on voyait, suivant les expressions de l'un de ses biographes <sup>1</sup>, « que » les trésors de la grâce reposaient en elle, et » que dès son premier essor cette âme jeune et » pure s'élevait déjà vers les choses célestes, d'un » vol rapide, semblable à celui de la douce colombe aux ailes déployées. »

Cependant, notre sainte devait être éprouvée également par les peines de la vie ; sa nourrice, qu'elle aimait d'un amour filial, et qui, pour ne point la quitter, avait renoncé à sa famille et

<sup>1</sup> P. Iltre apud Albrecht 162, p.

s'était établie au couvent de Baume <sup>1</sup>, tomba dangereusement malade. Les souffrances de cette femme furent très longues, elles durèrent pendant bien des mois : « Sans doute, disent les anciens manuscrits <sup>2</sup>, Dieu ordonna qu'il en fût ainsi, afin que la nourrice eût satisfait dès ce monde à la justice éternelle, et que la reconnaissance, la générosité et la charité de la bienheureuse Odile parussent dans tout leur éclat. »

Et en effet la supérieure du couvent ayant accédé à la fervente prière de la jeune étrangère en lui permettant de veiller aux besoins de la malade, Odile ne quitta presque plus le chevet de celle qui avait donné les premiers soins à son enfance ; elle ne s'en éloignait que pour assister aux saints offices, et remplissait vis-à-vis d'elle les fonctions de garde, de servante, et surtout de

<sup>1</sup> Knoblauch in vita S. Odiliæ.

<sup>2</sup> MS. C. B. Odiliæ metro scriptæ, cap. 4. — MS. C. Lombardica Historia, p. 404. — Breviarium vetus Argent. in lection. B. Odiliæ.

consolatrice. Ses pieux discours inspiraient du courage à la nourrice; elle offrait humblement ses souffrances à Notre-Seigneur, et attendait avec joie et espérance, mais en même temps avec une entière résignation, l'heure de sa délivrance. Enfin le moment que la Providence avait marqué pour l'affranchissement de cette pauvre âme arriva, et la moribonde, ayant reçu les derniers sacrements, expira doucement dans les bras d'Odile, qui lui ferma les yeux et l'ensevelit de ses propres mains <sup>1</sup>.

Les chroniqueurs ajoutent que le tombeau de la nourrice fut ouvert quatre-vingts ans après sa mort : « Alors, disent-ils, un très grand » miracle frappa les regards de tous les assis- » tants; car il se trouva que le sein droit, auquel » la fille d'Adalric avait pris sa première nour- » riture, était conservé intact, tandis que le » reste du corps n'était plus que cendre et pous-

<sup>1</sup> Ibid.

» sière. On ne saurait douter que Dieu n'ait  
» ordonné qu'il en fût ainsi, afin de rendre la  
» sainteté d'Odile manifeste à tous les yeux, et  
» de rappeler à la mémoire des hommes les  
» vertus dont elle avait donné l'exemple au  
» couvent de Baume, pendant les premières an-  
» nées de sa vie <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> In vita. S. Odiliæ apud Mabillon.

## CHAPITRE VI

Si donc étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère : après cela vous viendrez présenter votre offrande. (*St Matthieu*, v, 23, 24.)

Odile, malgré la dureté avec laquelle elle avait été repoussée de la maison paternelle, éprouvait depuis long temps le désir ardent de voir une fois au moins les auteurs de ses jours ; ce désir devint plus vif encore après qu'elle eut perdu avec sa nourrice le seul lien qui lui rappela le sol natal. Elle eût simplement voulu témoigner son amour à ses parents, se faire aimer à force de tendresse de celui à qui elle devait la vie,

et qui cependant ne l'avait jamais traitée comme son enfant ; l'idée d'être replacée dans le rang que lui assignaient les richesses et le pouvoir de son père, et de changer sa vie recueillie pour le tumulte de la cour, ne s'était pas même présentée à son esprit. Or Odile savait que le comte Hugues était le plus noble des quatre fils d'Adalric ; chacun le citait comme le prince le plus beau et le plus accompli de son temps<sup>1</sup> ; et l'on disait que son illustre naissance était la moindre de ses qualités ; qu'il était prudent, généreux, animé par le fier courage et la bonté de cœur qui siéent à la jeunesse. Elle se décida donc à lui écrire ; et, sans lui parler encore du sujet de sa peine, elle chargea un pèlerin de lui porter une première lettre, soigneusement enveloppée dans une pièce d'étoffe écarlate<sup>2</sup>. Hugues, charmé de l'épître de sa sœur, et très versé lui-

<sup>1</sup> Vignier, *Véritable origine*, etc., p. 65.

<sup>2</sup> Histoire de sainte Odile mise au jour par Mabillon. Apud Albrecht, p. 114.

même dans l'art de l'écriture, contre l'usage de la plupart des seigneurs de son temps, entretenit dès lors avec elle une correspondance suivie. Odile lui donnait souvent des avis très sévères, qu'il recevait avec une tendre reconnaissance.

Le voyant ainsi disposé, notre sainte se décida enfin à lui ouvrir son cœur. Hugues, plein de joie, se hâta d'intercéder pour sa sœur auprès d'Adalric, et le supplia avec les plus vives instances de la rappeler auprès de lui, et de ne plus condamner à l'exil <sup>1</sup> une fille dont les éclatantes vertus ne pouvaient que faire le plus grand honneur à sa maison. Mais le duc, persistant dans son coupable et orgueilleux endurcissement, et prenant une expression sévère malgré sa prédilection habituelle pour Hugues, lui répondit qu'il avait des motifs particuliers, et dont il n'était comptable à personne, pour exiger qu'Odile restât à Baume; en même temps il défendit

<sup>1</sup> Vie de sainte Odile apud Albrecht, p. 414.

à son fils de lui adresser à l'avenir de semblables requêtes <sup>1</sup>.

Néanmoins le jeune homme, profondément affligé de ces refus et poussé par le plus pur amour fraternel, n'obéit point aux ordres qu'il venait de recevoir <sup>2</sup> : convaincu que la seule présence de la douce exilée le justifierait auprès de son père, il fit préparer sur-le-champ un char commode, des chevaux et les différents objets nécessaires à un voyage; puis il envoya le tout à sa sœur avec une bonne escorte, en la priant de se mettre en route le plus tôt possible <sup>3</sup>.

La sainte, pleine de confiance en Hugues et persuadée qu'Adalric avait consenti à son voyage, quitta Baume. Les adieux furent tristes et pénibles; mais Odile consola sa tante et ses anciennes compagnes par la promesse du retour; car elle avait le projet de revenir bientôt dans

<sup>1</sup> Ibid, p. 414, 432, 264.

<sup>2</sup> Ibid. — Manuscrit d'Obernai, p. 14.

<sup>3</sup> Ibid.

le monastère et d'y rester jusqu'à la fin de son pèlerinage terrestre <sup>1</sup>. Toutefois le Ciel en avait ordonné autrement.

L'aimable vierge espérait, en quittant le lieu où s'était écoulée son enfance, que cette course lointaine tournerait à la plus grande gloire de Dieu, et que par ses prières et ses larmes elle réussirait à engager son père à faire pénitence des excès auxquels avaient pu le pousser la dureté de son caractère, l'autorité presque absolue dont il jouissait, et son éducation à demi barbare <sup>2</sup>. Cependant, lorsqu'elle se fut éloignée du monastère, un sentiment nouveau vint la troubler et l'agiter <sup>3</sup>; elle commença à se reprocher la trop grande envie qu'elle avait témoignée de retourner auprès de sa famille, et l'ardeur avec laquelle elle avait porté ses regards vers un bonheur terrestre. Elle se rappela que le Dieu au

<sup>1</sup> Vie de sainte Odile, apud Albrecht, loc. cit.

<sup>2</sup> Manuscrit d'Obernai, p. 14.

<sup>3</sup> Vie de sainte Odile apud Albrecht, loc. cit.

service duquel elle voulait consacrer sa vie est un Dieu jaloux, qui ne permet pas à ses fidèles servantes d'attacher leurs cœurs à la possession des créatures, lesquelles ne doivent être que des moyens et des voies pour amener le vrai chrétien à connaître et à aimer de plus en plus l'auteur de tous les biens.

Odile versa des larmes abondantes et amères ; mais suivant son pieux usage, elle eut recours à la prière pour dissiper son inquiétude et le trouble de sa conscience. Bientôt aussi une entière sérénité et une douce confiance vinrent de nouveau remplir son âme.

Pendant son voyage, notre sainte vécut aussi solitairement qu'elle avait continué de le faire à Baume ; et protég par les bons anges, elle arriva heureusement au pied de la montagne sur laquelle s'élevait le nouveau château de Hohenbourg.

Adalric, entouré de ses quatre fils, s'entrete-

naît familièrement avec eux, lorsqu'il aperçut au loin une troupe de gens armés qui accompagnaient un char et gravissaient péniblement la hauteur <sup>1</sup>. « Le duc ayant demandé quels étaient » ces étrangers, » ajoutent les chroniqueurs » dont ces détails sont tirés, Hugues répondit » avec un mouvement de grande joie : — C'est » Odile, c'est ma sœur. — Et qui a osé la faire » arriver sans mon ordre ? s'écria le duc, d'un » air courroucé. « L'adolescent vit bien alors » qu'il fallait avouer la vérité, et ployant le genou devant son père, il dit : — C'est moi, Seigneur. Poussé par l'amitié extrême que je ressens pour elle, je lui ai écrit qu'elle pouvait venir ; j'ai été coupable par trop d'affection, et si vous êtes inexorable, punissez-moi, car elle est innocente <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Vignier, *Véritable origine*, etc., p. 66, et manuscrit d'Obernai, p. 45. Omnes auct. in *vita B. Odiliae*

<sup>2</sup> Histoire de Sainte Odile tirée de Mabillon. G. B. Willer et Peltre, apud Albrecht, p. 113, 132 et 163, et *Lombardica Historia* apud Kœnigshofen, 317. Manuscrit d'Obernai, p. 45.

Hugues, comptant trop sur la tendresse de son père, avait espéré en être quitte pour de dures paroles ; mais Adalric, enflammé par la colère, comme il l'avait été jadis en voyant pour la première fois l'enfant aveugle, leva le bâton qu'il portait à la main, et en asséna un coup si violent à son fils, que le jeune homme resta évanoui à ses pieds <sup>1</sup>. Honteux et repentant de sa fureur, le duc fit relever alors celui qui avait toujours été son bien-aimé et ordonna qu'on prît soin de sa blessure.

L'emportement d'Adalric acheva de se dissiper, lorsque Odile, arrivée au sommet de la montagne et fléchissant le genou, fixa sur lui ses yeux, qui, fermés jadis à la lumière, jouissaient mainte-

<sup>1</sup> Histoire de sainte Odile. Peltre apud Albrecht, p. 165, et manuscrit d'Obernai, p. 15. — L'Histoire Lombarde et plusieurs autres chroniques rapportent cet événement d'une manière différente et racontent que dans sa fureur Adalric avait tué Hugues. La légende populaire a adopté cette dernière version, et ajoute que le duc se livra aux larmes, aux mortifications et aux plus dures pénitences pour expier son crime, et qu'à partir de ce moment il devint un autre homme. Cependant ce récit n'est pas conforme à la vérité ; car l'auteur contemporain de la vie de sainte Odile dit simplement que ce fils mourut avant son père, et les biographes les plus anciens rapportent que Hugues se maria plusieurs années après le retour de la sainte à Hohenbourg, et qu'il laissa trois fils. Mais, en effet, il mourut jeune ; c'est là sans doute ce qui a donné naissance à la tragique histoire que nous venons de rapporter.

nant de la clarté du jour, grâce à la bonté divine. Le duc, se rappelant en ce moment le miracle opéré sur la personne d'Odile, éprouva pour la première fois un mouvement d'affection, et, la relevant d'un air bienveillant, il engagea ses fils à la recevoir avec amitié.

Dans cet instant accoururent Berswinde et sa seconde fille Roswinde. La duchesse, versant d'abondantes larmes, baisa avec respect les yeux d'Odile, et reconnut alors qu'en effet Dieu avait fait naître son enfant privée de la vue, pour manifester plus tard sa puissance, en répétant sur elle le miracle de l'aveugle de l'Évangile <sup>1</sup>.

Notre sainte fut conduite à l'église du château par ses parents, aussitôt qu'elle eut mis les pieds dans l'enceinte de Hohenbourg ; là, se prosternant humblement dans la poussière, elle remercia Dieu de la protection qu'il lui avait accordée dans ce voyage, qui la réunissait à sa famille.

<sup>1</sup> Peltre apud Albrecht, p. 166.



## CHAPITRE VII

Ne vous amassez point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers les consomment, et où les voleurs les déterrent et les dérobent. — Mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui les consomment, ni voleurs qui les déterrent et les dérobent.

(*Saint Matthieu, VI, 19, 20.*)

Cependant, quoiquel'aversion d'Adalric se fût calmée et qu'il eût témoigné quelque bonté à Odile au moment de son arrivée, il était loin encore de ressentir pour elle le même amour que pour ses autres enfants; la reléguant dans un lieu écarté du château, en société d'une sainte fille vouée au service du Seigneur et originaire de la Grande-Bretagne, il ne la faisait jamais paraître en sa présence et ne lui accordait pour sa subsis-

tance que la portion d'une servante <sup>1</sup>. Notre sainte, peu touchée de ce traitement injuste, menait à Hohenbourg la vie simple et retirée à laquelle elle s'était habituée au couvent de Baume, et trouvait moyen encore, souvent, à la vérité, en se privant du nécessaire, de soulager les malheureux. Toutefois le moment où Adalric devait en venir enfin à de meilleurs sentiments n'était point éloigné ; « car traversant un jour les cours » de sa résidence <sup>2</sup>, il rencontra Odile, qui portait en main un vase couvert. Surmontant alors sa froideur accoutumée, » selon l'expression de l'historien auquel ce fait est emprunté, il lui dit d'un ton assez doux : « — Où vas-tu, ma » fille ? — Seigneur, répondit-elle, j'emporte » un peu de farine d'avoine afin de préparer des » aliments pour de pauvres malades. — » Ces paroles, prononcées d'une voix timide, émurent vi-

<sup>1</sup> Manuscrit d'Obernai, p. 46. *Lombardica Historia apud Königshofen*, p. 5 .

<sup>2</sup> Ibid.

vement le duc, et regardant alors avec tendresse cette fille, que jusqu'alors il avait repoussée sans que la charité et la douceur d'Odile en eussent été altérées, il s'écria les larmes aux yeux : « Ne  
» t'afflige point, très chère enfant, d'avoir mené  
» jusqu'à présent si pauvre vie, il n'en sera plus  
» ainsi à l'avenir. »

En effet, à partir de ce moment, les rapports d'Odile avec son père changèrent entièrement ; Adalric commença à la traiter avec une bienveillance extrême, et à lui témoigner même en toute occasion une prédilection marquée, comme s'il eût voulu lui payer les longs arrérages de son ancienne dette d'amour paternel ; mais notre sainte, que le malheur n'avait point abattue, se montra également supérieure à sa bonne fortune ; dédaignant les plaisirs terrestres, qui maintenant lui étaient journellement offerts, elle continuait à consacrer son existence entière au Seigneur <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Peltre apud Albrecht, p. 466.

Ses journées et ses nuits se passaient en prières et en bonnes œuvres. Les vertus d'Odile ne tardèrent plus alors à recevoir la douce récompense que souhaitait son cœur, elles trouvèrent des imitateurs dans tous les membres de sa famille : sa sœur Roswinde, voulant suivre son exemple, renonça aux joies et aux vanités du monde, pour porter la croix du Sauveur ; ses frères et son père réformèrent peu à peu ce qu'il y avait de barbare et de grossier dans leurs mœurs, et essayèrent de pratiquer, à l'instar de notre sainte, les plus excellentes vertus du christianisme ; les serviteurs mêmes du duc et de la duchesse commencèrent à vivre dévotement, pour plaire à la jeune princesse, qui avait gagné les affections de tous.

Les pauvres trouvèrent une mère en Odile. Sa plus chère occupation était de soulager les malheureux, et bientôt le castel de Hohenbourg devint le lieu de refuge de tous ceux que l'infor-

tune accablait. *Notre chère sainte*, car tel est le nom que lui donnent les anciens historiens d'Alsace, *notre chère sainte* ne se contentait pas de les consoler par de douces paroles, elle leur distribuait tout ce qu'elle possédait, son argent et ses vêtements ; souvent même elle endurait la faim, et se refusait la nourriture, pour pouvoir soulager plus efficacement les malades. Ceux que la faiblesse empêchait de parvenir au château étaient visités par Odile, elle redoublait pour eux de compassion et de sollicitude ; descendant chaque jour la route escarpée de la montagne, elle les cherchait dans leurs chaumières, afin de les encourager par de pieux discours. Rien ne pouvait arrêter son zèle, elle soignait de ses propres mains les êtres que leurs maux rendaient les plus rebutants. Les malheureux la regardaient, non seulement comme une bienfaitrice, mais encore comme une amie, à laquelle ils pouvaient ouvrir leurs cœurs et

faire part de ce qui oppressait leurs consciences <sup>1</sup>.

C'étaient principalement les agonisants qu'Odile visitait avec amour et charité, afin de soutenir et de préparer à la mort ceux qui étaient disposés à quitter la terre dans de bons sentiments, et de tâcher de ramener dans la voie du salut, par un acte de repentir, les pécheurs auxquels elle rouvrait ainsi la route de l'éternelle béatitude. Les occupations qui ordinairement remplissent les hommes de fatigue et de dégoût étaient chères à Odile : en soulageant la misère, elle ressentait un bonheur, une paix céleste ; son âme s'élevait vers Dieu, tandis qu'elle répandait des bienfaits ; elle ne cessait de remercier l'Éternel, qui lui donnait l'occasion de servir ses frères.

La princesse mettait également un soin extrême à complaire en tous points à ses parents ; aussi l'amour que lui portaient le duc et la du-

<sup>1</sup> Peltre apud Albrecht, p. 467

chesse ne tarda-t-il pas à devenir tel, si l'on voulait obtenir d'eux quelque grâce spéciale, on priait Odile d'en faire la demande ; car maintenant le repentir qu'éprouvait Adalric de ses précédentes injustices envers sa fille, surpassait encore la colère qu'il avait témoignée au moment de sa naissance <sup>1</sup>. Ce prince, qui jadis croyait de bonne foi pouvoir justifier sa conduite, avouait maintenant qu'elle avait été sans excuse, et se montrait ainsi fort supérieur à la plupart de ses pareils, lesquels ne conviennent jamais de leurs torts, même les plus graves ; il savait gré actuellement à Hugues de son heureuse désobéissance, et cherchait à le dédommager, par des faveurs particulières, du cruel traitement qu'il lui avait infligé au moment de l'arrivée d'Odile <sup>2</sup>.

Cependant, de même qu'un temps serein ne dure pas toujours, de même aussi le bonheur pai-

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> Ibid.

sible dont on jouissait alors à Hohenbourg devait avoir un terme. Notre sainte, qui avait supporté avec un si noble courage la froideur et l'indifférence de son père, commençait à être fatiguée des pompes de la résidence d'Adalric ; les flatteries et les prévenances dont elle était l'objet lui inspiraient de la tristesse ; des devoirs purement mondains absorbaient une partie du temps qu'elle voulait consacrer au Seigneur ; en un mot, elle regrettait la solitude de Baume et le genre de vie qu'elle y avait mené<sup>1</sup>. Elle avait coutume de dire<sup>2</sup> :

« L'existence solitaire est la seule voie qui mène  
» à la perfection ; elle est l'école du ciel, l'édu-  
» catrice du royaume de Jésus-Christ, l'institu-  
» trice des saints, la sagesse des justes, la racine  
» du silence et la fleur de la chasteté. Elle est un  
» miroir pour les pécheurs et un avertissement  
» pour les pénitents ; elle éloigne de ce qui est

<sup>1</sup> Ibid., et manuscrit d'Obernai, p. 47.

<sup>2</sup> Ruyr, ancienne histoire de Wasgau, 2<sup>e</sup> partie, l. iv, n<sup>o</sup> 3.

» mondain, amène à la connaissance de Dieu,  
» et apprend comment on doit mortifier la chair,  
» pour la soumettre à l'esprit et obéir à la loi  
» divine. »

Pénétrée de ces sentiments, Odile les découvrit enfin à Adalric, et lui déclara que son intention était de quitter le toit paternel, pour retourner au couvent dont sa tante était abbesse, et y finir ses jours dans la pénitence. « On se mé-  
» prend ici, lui dit-elle, on me rend des respects  
» qui ne me sont pas dus, on ne me connaît pas  
» telle que je suis, et si j'y restais plus long-  
» temps, je pourrais bien l'oublier moi-même <sup>1</sup>. »

Mais le duc s'opposa à ce départ, et donna pour prétexte à ses refus formels qu'en pratiquant les vertus chrétiennes à la cour, sa fille ferait plus de bien par ses exemples qu'en se retirant et en se mortifiant à Baume. Les prières, les exhortations et les larmes de la sainte furent inu-

<sup>1</sup> Peltre apud Albrecht, p. 468, et manuscrit d'Obernai, p. 47.

tiles : la résolution d'Adalric était inébranlable <sup>1</sup>.

La jeune fille, déçue dans son espoir de retourner en Franche-Comté, écrivit alors une touchante lettre d'adieu à ses anciennes compagnes. La douleur qu'en ressentirent les religieuses de Baume fut adoucie par le souvenir de la protection manifeste que le Seigneur avait toujours accordée à l'aimable vierge, et par l'espoir que Dieu voulait l'employer pour répandre en d'autres lieux la gloire de son saint nom. Pleines de vénération pour la mémoire d'Odile, elles déposèrent respectueusement parmi les objets précieux conservés dans leur église un voile violet, enrichi de broderies d'or et de soie de diverses couleurs par la fille du duc d'Alsace, alors qu'elle vivait parmi elles, exilée de la maison de son père <sup>2</sup>.

Toutefois le souvenir des vertus de l'étrangère

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> *Ex litteris abbatissæ de Bissy cœnobii Balmensis, 1692.*

était la plus précieuse de toutes les reliques ; le parfum en était demeuré dans les lieux où s'étaient écoulées son enfance et sa première jeunesse ; après bien des années encore, son nom suffisait pour rallumer le zèle de celles qui eussent été disposées à se relâcher dans l'observation de leurs devoirs.



## CHAPITRE VIII

Faites que je meure à tout ce qui est dans le monde, que j'aime à demeurer inconnu au monde, et à être méprisé pour l'amour de vous. Faites que je me repose en vous plutôt qu'en tout ce que je puis jamais désirer, et que mon cœur trouve en votre sein sa paix et sa joie.

(*Imitat.*, l. III, ch. xv, 4.)

Odile, qui était revenue à Hohenbourg sans le consentement de son père, se vit donc forcée à y rester maintenant contre son propre gré <sup>1</sup>.

Sa réputation se répandit avec rapidité dans tous le pays, et l'on parlait si généralement de la fille du duc d'Alsace, qu'un grand nombre de personnages du rang le plus élevé se rendirent

<sup>1</sup> MS C. Vita B. Odiliæ metro editæ, c. 6.

à Hohenbourg pour s'assurer du degré de vérité de ces récits ; les ayant trouvés inférieurs encore à la réalité, plusieurs d'entre eux aspirèrent à la main d'Odile <sup>1</sup>.

Parmi ces divers prétendants se trouvait un jeune duc d'Allemagne, qui l'emportait autant sur ses rivaux, par ses richesses et la noblesse de son origine, que par ses avantages physiques et ses qualités personnelles. Adalric et Berswinde lui donnèrent leur consentement avec joie, et furent bientôt d'accord sur les conditions du mariage. Alors seulement on fit part de cette proposition à Odile ; mais notre sainte répondit à ses pa-

<sup>1</sup> MS. C. B. Odiliae, cap 6, p. 40.

L'histoire du mariage projeté d'Odile, de la persécution qu'il lui fallut essuyer à ce sujet, de sa fuite et de son retour au château de Hohenbourg, n'est point racontée par son biographe contemporain, de l'œuvre duquel on ne conserve plus, à la vérité, que quelques fragments ; ni par l'auteur de l'Histoire Lombarde. Grandidier traite de roman ce récit rempli de circonstances merveilleuses. Cependant je ne crois pas pouvoir me dispenser d'en faire mention : parce qu'il a été accepté par la plupart des écrivains postérieurs, parce que les légendes d'Alsace et du Brisgau et la très ancienne chronique de Fribourg sont parfaitement d'accord sur ce point, et qu'enfin les lieux voisins de Fribourg, où les événements qu'on va lire se sont passés, dit-on, et où la tradition en est encore vivante, ont été fréquentés pendant bien des siècles par une foule de pèlerins.

rents, avec une respectueuse et inébranlable fermeté, qu'ayant déjà choisi en qualité de fiancé Jésus-Christ, le Roi des rois, elle ne pouvait prendre de nouvel engagement sans devenir parjure à sa conscience, quoiqu'elle n'eût point encore prononcé de vœux solennels.

Cependant l'union projetée flattait l'orgueil et l'ambition d'Adalric : il ne voulut point y renoncer, et, après avoir essayé inutilement de ramener sa fille à d'autres sentiments, il songeait à faire violence à ses inclinations, et à obtenir de la force ce qu'il n'avait pu gagner par la douceur et la persuasion. Odile, voyant qu'on se disposait à attenter à sa liberté, pensa que la fuite était la seule chance de salut qui lui restât. S'étant recommandée à Dieu et à la sainte Vierge, elle se couvrit de grand matin des haillons d'une pauvre mendiante, afin de ne point être reconnue, et, ainsi vêtue, elle sortit du château de Hohenbourg, et descendit la montagne par un ravin obscur et

presque impraticable, sans que personne eût pris garde à elle <sup>1</sup>.

La fuite d'Odile eut lieu en 679 <sup>2</sup>. Son projet, en s'éloignant du château paternel, avait d'abord été de se réfugier à Baume en Franche-Comté, et d'y finir ses jours au milieu des compagnes de son enfance ; mais ayant réfléchi que sans doute ce lieu serait le premier où l'on irait la chercher , elle résolut de se soustraire à tous les regards, et de mener à l'avenir une vie pénible et solitaire pour l'amour de son Rédempteur. — Elle se dirigea en conséquence vers le Rhin, et ayant rencontré au bord du fleuve un pauvre pêcheur, elle lui donna une petite pièce de monnaie afin qu'il la transportât sur le rivage opposé, dans son bateau <sup>3</sup>.

Or Odile avait coutume de s'enfermer chaque

<sup>1</sup> Anführung der Wahlfarter auf den heiligen Odilienberg, etc., von P. Dionys. Albrecht, p. 80 et 277. Vie de sainte Odile de Peltre apud Dionys Albrecht, p. 470. *Chronica Friburgensis*.

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Ibid.

jour, pendant plusieurs heures, pour prier et méditer. Personne ne s'étonna donc au château de ne point la voir paraître ; on la croyait livrée à quelque exercice de dévotion, et elle avait fait plusieurs lieues déjà, lorsqu'enfin le bruit d'une disparition se répandit parmi les habitants consternés du manoir d'Adalric.

Le duc, désolé de la fuite de sa fille, rassembla aussitôt toute sa maison et ordonna à ses quatre fils de se mettre à la poursuite de leur sœur dans quatre directions différentes ; en même temps il enjoignit à ses serviteurs d'explorer la contrée environnante <sup>1</sup>. Berswinde seule ne partageait point la désolation générale ; elle eût été heureuse à la vérité du mariage de sa fille avec le duc d'Allemagne ; mais la réponse d'Odile, les motifs de ses refus, le souvenir du miracle qui s'était opéré à son baptême, et la protection manifeste que le Ciel lui avait toujours accordée, lui

<sup>1</sup> Ibid.

firent croire que cette fois encore l'appui du Très-Haut ne manquerait pas à l'aînée de ses enfants.

Adalric partit lui-même de Hohenbourg à la tête de quelques écuyers, et, sans le savoir, il prit exactement la même route que sa fille<sup>1</sup>. Il arriva donc avec une extrême célérité au rivage du Rhin.

Là, on lui dépeignit une jeune mendiante dont les haillons ne pouvaient dissimuler l'air noble et l'extrême beauté, et qui, lui dit-on, s'était dirigée vers Fribourg (en Brisgau), après avoir passé le fleuve. Le duc, ne doutant point que cette mystérieuse mendiante ne fût Odile, se fit transporter également sur la rive opposée, avec ses hommes d'armes, et suivit notre sainte de si près, qu'à en juger par les apparences il était impossible qu'elle lui échappât. « Cependant, » ajoute la vieille chronique de Fribourg à laquelle nous devons ces détails, « la princesse, arrivée déjà en vue

<sup>1</sup> Ibid.

» de la ville, près du lieu appelé Muszbach, mais  
» abîmée de fatigue et n'ayant plus de forces,  
» avait été obligée de s'asseoir et de reprendre ha-  
» leine; et elle venait à peine de remercier Dieu  
» de l'avoir protégée durant son voyage, lors-  
» qu'elle aperçut à quelque distance une troupe  
» de cavaliers qui s'avançaient rapidement ;  
» ayant alors reconnu son père et les personnes  
» de sa suite, elle éleva les yeux au Ciel, de  
» qui seule elle pouvait encore attendre du secours,  
» et prononça avec ferveur les paroles suivan-  
» tes : — Je suis perdue, mon Sauveur, chaste  
» protecteur de ma virginité, si vous ne me faites  
» la grâce de me céler à tous les yeux et de me  
» couvrir de votre ombre. — Et aussitôt le Sei-  
» gneur exauça cette ardente prière, voulant  
» prouver ainsi que la fuite d'Odile et son dessein  
» de vivre pour lui seul lui étaient souveraine-  
» ment agréables ; car le rocher au pied duquel  
» la sainte était assise s'ouvrit pour la mettre

» à l'abri de l'impétuosité de ses persécuteurs ;  
 » elle y entra, et Adalric arriva au moment où  
 » la pierre se refermait sur sa fille. Dès qu'il se  
 » fut éloigné, Odile reparut, et, afin que la pos-  
 » térité ne perdît point le souvenir d'un aussi  
 » grand miracle, Dieu fit couler du sein même  
 » de la roche une source salubre et limpide.  
 » Cette fontaine, objet de la dévotion des fidè-  
 » les, est constamment visitée par de nombreux  
 » pèlerins, et la sainte elle-même y a fait cons-  
 » truire une chapelle en mémoire de sa déli-  
 » vrance.<sup>1</sup> »

Cependant Adalric était de retour à Hohen-  
 bourg, et, habitué à la société de sa fille, ne pou-  
 vait supporter son absence ; il était plongé dans  
 la tristesse et le découragement<sup>2</sup>. Des semaines,  
 des mois s'étaient écoulés, et l'on n'avait plus eu

<sup>1</sup> MS. C. Vitæ B. Odiliæ, c. 6, p. 10 et 11, ex vetustiss. Chron. Fri-  
 burg. etc. Anführungen der Wahlfarter auf den heiligen Odilienberg, etc.,  
 von Dionys. Albrecht, p. 39.

<sup>2</sup> Ibid.

de nouvelles de la fugitive <sup>1</sup>. Le duc se décida alors à faire publier dans ses États, au son de la trompe, qu'il s'engageait sur l'honneur à laisser à l'avenir Odile maîtresse absolue de ses actions, et libre de vivre d'une manière conforme à ses goûts, pourvu qu'elle consentît à revenir auprès de sa famille. Notre sainte, n'ayant plus alors de raisons pour demeurer loin de la maison paternelle, où elle pouvait d'ailleurs être appelée à travailler encore à la vigne du Seigneur, quitta sa retraite du Brisgau <sup>2</sup>, et se rendit au désir de son père.

<sup>1</sup> P. Dion. Albrecht, loc. cit.

<sup>2</sup> Les chroniqueurs ne nous donnent pas de détails sur la manière dont Odile vécut dans le Brisgau ; ils se bornent à dire qu'elle y resta pendant un an, solitaire et mendiante.



## CHAPITRE IX

Ce n'est pas une petite chose de vivre dans un monastère ou dans une congrégation, de s'y conduire d'une manière irrépréhensible et d'y persévérer avec fidélité jusqu'à la mort.

(*Imit.*, l. I, ch. xxvii, 4.)

Vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel.

(*Saint Luc*, xviii, 22.)

Les lépreux s'écrièrent : — Jésus, notre maître, ayez pitié de nous.

(*Saint Luc*, xvii, 13.)

Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : — Ils n'ont plus de vin. (*St. Jean*, ii, 3.)

Les promesses d'Alric avaient été sincères, et il ne tarda pas à prouver à Odile que son intention était même de lui faciliter autant qu'il était en son pouvoir l'accomplissement de ses plus chères espérances.

« Car il était déjà décidé par la Providence divine que la lumière serait placée sur le chandelier, et qu'elle éclairerait tous ceux qui entreraient dans la maison, » dit l'auteur d'une ancienne chronique latine <sup>1</sup> ; et Dieu avait inspiré à Odile la résolution de fonder une communauté de vierges nobles, afin qu'elles vécussent solitairement et d'une manière conforme aux conseils évangéliques. »

La sainte ouvrit son cœur à son père ; elle lui représenta que l'Alsace, différente sous ce rapport des contrées avoisinantes, possédait déjà des couvents d'hommes ; mais qu'elle ne renfermait encore aucune retraite pour les femmes qui voulaient renoncer au monde, retraite dont cependant l'existence était à la fois très utile et très agréable au Tout-Puissant <sup>2</sup>. Adalric écouta favo-

<sup>1</sup> Vie de sainte Odile écrite en latin, recueillie par Mabillon, apud Albrecht, p. 446, § II.

<sup>2</sup> Tous les couvents de femmes qui ont existé en Alsace dataient en effet d'une époque postérieure à sainte Odile. — Dionys. Albrecht, 7<sup>te</sup> Lebensbeschreibung, c. 7. 1<sup>re</sup>. Anmerkung, p. 204.

rablement sa fille ; et, soit que sa proposition lui plût en elle-même, soit qu'il ne voulût pas contrarier les inclinations d'Odile, il lui fit, en l'année 680, le don solennel, et dans les formes usitées, du château de Hohenbourg avec ses vastes dépendances et ses immenses revenus<sup>1</sup>, afin qu'elle convertît ce castel, jusqu'alors principal boulevard de l'Alsace, en un asile inviolable, destiné à de pieuses et nobles filles décidées à se consacrer entièrement à Dieu<sup>2</sup>.

Odile fit donc venir un nombre considérable d'ouvriers, et leur ordonna d'abattre à Hohenbourg tous les bâtiments qui ne pouvaient pas servir à une communauté religieuse. La démolition ayant été achevée, l'on procéda à la construction du couvent. Ce fut l'œuvre de dix ans. Adalric pourvut généreusement à toutes les dépenses ; habituellement il dirigeait lui-même les ar-

<sup>1</sup> V. Note II, à la fin du volume.

<sup>2</sup> Vignier, *Véritable origine*, etc., p. 62. *Manuscrit d'Obernai*, p. 18.

chitectes, il leur avait enjoint de ne rien négliger de ce qui pouvait contribuer à la solidité, à la bonne distribution et à la beauté de l'édifice <sup>1</sup>.

Aussitôt que le dessein d'Odile de former une communauté de femmes fut connu en Alsace, on vit arriver à Hohenbourg une foule de jeunes filles de race illustre, qui, renonçant au siècle, à leurs familles et à leurs biens terrestres pour l'amour du Seigneur, venaient prier la fille d'Adalric de les admettre au nombre de ses compagnes et de les diriger dans la voie du salut. L'on en comptait déjà cent trente avant même que le monastère fût achevé <sup>2</sup>. Dans leur nombre on remarquait Attale <sup>3</sup>, Eugénie, et Gundelinde, filles d'Adalbert, frère de notre sainte <sup>4</sup>, et Roswinde, sa propre sœur <sup>5</sup>. Toutes ces douces vierges sacrifiaient

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> Breviarii Argent. lectio, in festo D. Odiliæ MS. C. vitæ B Odiliæ metro scriptæ, c, 7.

<sup>3</sup> Attale devint plus tard première abbesse de St-Etienne à Strasbourg.

<sup>4</sup> V Note III, à la fin du volume.

<sup>5</sup> V Note IV, à la fin du volume.

sans regrets les joies de ce monde à l'espoir d'obtenir la vie éternelle ; elles écoutaient avec avidité les sages leçons de leur supérieure ; et les exemples d'Odile, *puissante en œuvres et en paroles*, achevaient ce que ses instructions avaient heureusement commencé. Ses actions étaient des modèles que chacune de ses compagnes s'empresait de suivre ; imitatrices parfaites de ses vertus, il leur était plus ordinaire de consulter ce qu'elle faisait que de lui demander ce qu'il fallait faire. Elles s'unissaient à Dieu par le silence, le recueillement et la prière ; le travail des mains et le chant des psaumes variaient leurs occupations, sans en altérer l'esprit intérieur. Ces pieuses filles, semblables aux premiers chrétiens dont parle l'Ecriture sainte, paraissaient n'avoir qu'un cœur et qu'une âme, quel que fût d'ailleurs le genre de prière, de mortification ou de travail que chacune d'elle préférât. L'esprit du mal ne pouvait franchir l'enceinte de cet asile sacré, ha-

bité par des femmes dont l'unique étude était d'égaliser leur supérieure en humilité, en douceur, en piété, en renoncement à elles-mêmes. Rien de ce qui flatte les sens et amollit le corps n'était admis à Hohenbourg : Odile et ses filles se nourrissaient de pain d'orge et de légumes cuits à l'eau ; elles ne buvaient de vin qu'aux jours de fête, et passaient leurs nuits en veilles et en prières ; elles ne se permettaient quelques heures de sommeil que quand la nature épuisée l'exigeait impérieusement, et alors encore elles n'avaient d'autre couche qu'une peau d'ours et une pierre pour oreiller ; en un mot, elles n'accordaient au corps que ce qui est nécessaire pour la conservation de la vie <sup>1</sup>.

Adalric éprouvait pour Odile un profond sentiment de respect, et voyait en elle un être placé sous la protection spéciale de la Divinité. L'ordre établi parmi la nombreuse communauté de Ho-

<sup>1</sup> Peltre apud Albrecht, p. 480 et 481, et omnes auct. in vita B. Odiliæ.

henbourg, la dévotion, le genre de vie rigide et saint de celles qui la composaient, et surtout leur inépuisable charité, le portèrent à combler le monastère de richesses. Non content de lui avoir donné son palais avec les domaines qui en dépendaient, et d'avoir fait une fondation à perpétuité pour cent trente demoiselles de noble race qui voudraient se retirer dans cette solitude, il établit en outre quatorze bénéfices pour les prêtres appelés à desservir les églises du couvent <sup>1</sup>.

Odile, poussée par la plus ardente charité, avait voulu que l'accès de son abbaye fût libre, non seulement aux membres de sa famille et aux personnes d'un rang élevé qui venaient souvent s'entretenir avec elle des choses de Dieu, mais encore aux pauvres, aux malheureux, aux malades. Adalric, en faisant bâtir sa résidence sur les rochers de Hohenbourg, avait fait réparer les

<sup>1</sup> Ex litteris fundat. canon. præmonstrasti, 1178.

murs d'enceinte construits autrefois par les anciens habitants du pays. Leur hauteur ne permettait pas de les franchir, et dans plusieurs endroits l'escarpement d'un sol pierreux rendait l'ascension de la montagne à peu près impossible aux vieillards; la sainte fit tracer en conséquence des chemins faciles, et ordonna qu'ils fussent pavés de larges dalles. Dès lors les infortunés de toutes les classes de la société affluèrent au couvent : les pauvres venaient y chercher des secours temporels, les infirmes la guérison de leurs maux, les pécheurs des avis salutaires. Tous les malheureux, quels qu'ils fussent, étaient l'objet de la plus tendre affection d'Odile. « L'Évangile, » répétait-elle sans cesse à ses compagnes, » l'Évangile est la loi d'amour; l'amour est notre » principe et notre destination; voilà pourquoi » Notre-Seigneur a dit : Le commandement nouveau que je vous apporte, c'est que vous vous » aimiez les uns les autres, que vous vous

» aimiez comme je vous ai aimés, jusqu'à donner  
» votre vie pour ceux que vous aimez. On recon-  
» naîtra que vous êtes mes disciples à cela que  
» vous vous aimerez les uns les autres. — Ain-  
» si, mes filles, cherchons à imiter notre divin  
» modèle, par la charité envers nos semblables.»

Celle d'Odile, nous le répétons, était sans bornes ; elle allait au-devant de toutes les misères ; la sainte ne se contentait pas de distribuer des aumônes, elle encourageait par de douces paroles ceux qui s'adressaient à elle, elle leur portait de la nourriture et des remèdes de ses propres mains, elle pansait les plaies les plus affreuses et les plus envenimées. Un écrit contemporain a transmis aux pèlerins qui de nos jours visitent le tombeau d'Odile le souvenir de ses vertus et des miracles éclatants par lesquels le Ciel voulut récompenser sa bienfaisance inépuisable <sup>1</sup>, « Il  
» advint un jour, dit cet écrit, qu'un homme

<sup>1</sup> Apud Dionys, Albrecht Apud Kœnigshofen.

» couvert d'une lèpre affreuse s'arrêta à la porte  
» de Hohenbourg pour demander une aumône,  
» en proférant les cris les plus lamentables;  
» mais ce malheureux était hideux à tel point,  
» et répandait une odeur si infecte, qu'aucun  
» des serviteurs de la maison ne voulut l'appro-  
» cher. L'un d'eux cependant alla en informer  
» la sainte. Odile, après avoir préparé à la hâte  
» la nourriture qu'elle croyait devoir convenir  
» au malade, accourut auprès de lui pour le ser-  
» vir. Malgré sa tendresse pour l'infortune et  
» l'empire qu'elle exerçait habituellement sur  
» ses sens, il lui fut impossible de réprimer le  
» premier mouvement d'horreur que lui inspira  
» la vue d'un être aussi dégoûtant. Cependant,  
» honteuse de cette faiblesse, elle sut aussitôt  
» la maîtriser, et, serrant affectueusement le lé-  
» preux dans ses bras, elle fondit en larmes;  
» puis elle rompit par petits morceaux les mets  
» qu'elle avait apportés et les lui fit manger. En

» même temps aussi elle leva les yeux au ciel, et  
» d'une voix pleine d'émotion elle s'écria : — Oh  
» Seigneur, daignez lui rendre la santé, ou lui  
» donner le courage nécessaire pour supporter  
» de si grands maux. — L'humble prière fut  
» aussitôt exaucée : la lèpre disparut, et une  
» odeur agréable se répandit autour de l'étran-  
» ger, de telle sorte que ceux qui, saisis de  
» crainte, s'en étaient d'abord éloignés, ne pou-  
» vaient maintenant se lasser de l'examiner, de  
» le toucher, et d'admirer le miracle opéré sur  
» lui<sup>1</sup>. »

Odile donnait du pain, du vin et de la viande à tous les pauvres qui se présentaient au monastère, elle ne voulait pas qu'un seul d'entre eux s'éloignât sans être rassasié. Les anciens chroniqueurs<sup>2</sup> rapportent tous à cette occasion un miracle plus éclatant encore que celui du lépreux.

<sup>1</sup> V. Vignier, *Véritable origine, etc.*, p. 63.

<sup>2</sup> *Omnes auctores in vita B. Odilie.*

L'affluence des mendiants fut immense à Hohenbourg, et un certain jour de fête, disent-ils, on leur distribua tous les vivres du couvent et même la portion de vin destinée au repas de la communauté; Odile se trouvait dans l'église, lorsque la sœur chargée du soin de la cave vint l'avertir qu'il n'en restait plus pour le dîner de ses compagnes; mais la supérieure, se tournant vers elle avec un doux sourire, lui répondit <sup>1</sup> :  
« Celui qui a rassasié cinq mille personnes avec  
» cinq pains et deux poissons y pourvoira, si tel  
» est son vouloir. N'oubliez pas, ma fille, que le  
» Seigneur nous a dit de chercher d'abord le  
» royaume de Dieu, et nous a promis qu'alors les  
» autres choses nous seraient données en abon-  
» dance; allez donc au lieu où le devoir vous ap-  
» pelle. » La sœur s'éloigna, et en effet lorsqu'à l'heure du repas elle descendit à la cave, elle y trouva tous les vases pleins d'un vin excellent.

<sup>1</sup> Lombardica Historia apud Kœnigshofen, p. 549.

## CHAPITRE X

Le royaume de Dieu est semblable à un grain de sénévé qu'un homme prit et qu'il sema dans son jardin. Ce grain poussa et devint un grand arbre, en sorte que les oiseaux du ciel vinrent se reposer sur ses branches.

(*St Luc*, xi, 49.)

Quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve, et on ouvrira à celui qui heurte.

(*St Luc*, xi, 20.)

Les deux chapelles bâties par le duc, en même temps que le château de Hohenbourg, étaient petites, et l'on n'y pouvait célébrer le service divin avec la pompe convenable ; les compagnes d'Odile y trouvaient à peine place, et le peuple des villes et des villages environnants, qui se portait en foule à ce couvent pour assister à la célébra-

tion des saints mystères, était obligé de s'agenouiller devant la porte du sanctuaire. Notre sainte jugea qu'il était indispensable de construire un temple plus vaste, et Adalric, pour qui les moindres volontés de sa fille étaient sacrées, fit aussitôt amener les pierres et les bois nécessaires.

L'église nouvelle fut achevée vers l'année 690 ; deux tours carrées, de forme pyramidale, s'élevaient à côté du grand portail. La supérieure voulut que l'édifice fût consacré à la très sainte Vierge Marie<sup>1</sup>, sa patronne d'adoption, et le modèle sur les traces duquel elle s'efforçait de marcher ; et, non contente de témoigner ainsi de sa profonde dévotion pour la mère du Sauveur, elle plaça également sous son invocation une chapelle latérale<sup>2</sup>, qu'elle appela l'*Oratoire de la Mère de Dieu*. C'est là qu'elle aimait à se réfugier

<sup>1</sup> , Anführungen der Wahlfarter, etc. V. Dionys. Albrecht, p. 23 et 63. V. Ex testamento S. Odiliæ, et bulla S. Leonis papæ, ex confirmationis instrumento Lud. I. Rom. imp., anno 837.

<sup>2</sup> MS. C. Vitæ B. Odiliæ, c. 8, f. 23. Manuscrit d'Obernai, p. 82.

dans les peines d'esprit, dans les tribulations, dans les anxiétés et les moments de sècheresse. La seconde chapelle construite par Odile fut celle de la Sainte-Croix ; elle était à quelques pas seulement de celle de la Vierge.

Le souvenir des grâces que la fille d'Adalric avait reçues à l'époque de son baptême la décida à élever également une chapelle en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Toutes les chroniques d'Alsace <sup>1</sup>, d'accord sur ce point, rendent compte dans les termes suivants des miracles qui eurent lieu à l'occasion de la fondation de ce nouvel édifice :

« Odile n'avait pas encore choisi l'emplacement de la chapelle de Saint-Jean, et ne savait  
» auquel donner la préférence : agitée et inquiète  
» à ce sujet, elle sortit du couvent au milieu de  
» la nuit, et alla s'agenouiller au pied d'un  
» grand rocher, où elle resta longtemps plongée.

<sup>1</sup> De même aussi l'histoire Lombarde. Apud. Kœnigshofen, p. 518..  
V. Gebwiller apud Schuttenheimer, p. 48.

» dans une profonde méditation. Alors elle se  
» vit soudainement entourée d'une éclatante lu-  
» mière, au milieu de laquelle apparaissait la  
« figure radieuse du précurseur de Notre-Sei-  
» gneur, vêtu d'étoffe de poil de chameau, tel  
» qu'il était lorsqu'il prêchait dans le désert.  
» Jean désigna à la sainte le lieu où elle devait  
» élever l'édifice qu'elle voulait lui consacrer, et  
» détermina en même temps les dimensions de la  
» nouvelle chapelle.

» Or Eugénie <sup>1</sup>, nièce d'Odile, veillait cette  
» même nuit, et étant sortie du cloître pour con-  
» naître l'heure d'après le cours des astres, elle  
» aperçut une clarté éblouissante dont elle s'ap-  
» procha; elle fut saisie d'effroi en voyant sa  
» mère spirituelle au milieu de cette lueur; mais  
» le précurseur du Christ lui resta invisible, et  
» elle n'entendit point ses paroles. Odile défen-  
» dit à sa nièce de parler de cette miraculeuse

<sup>1</sup> Anführungen, etc., Dionys. Albrecht, p. 155. Et P. Hugues Peltre.

» aventure avant qu'elle eût terminé elle-  
» même son pèlerinage terrestre; et, pleine de  
» joie, elle rassembla dès le lendemain des ou-  
» vriers afin d'obéir aux paroles de saint Jean.

» Il arriva pendant l'érection de cette chapelle  
» qu'une voiture très grande et chargée de pierres  
» de construction tomba, avec les quatre bœufs  
» qui la traînaient, d'une hauteur de plus de  
» soixante-dix pieds. Témoins de cette chute,  
» les valets et les serviteurs d'Adalric s'em-  
» pressèrent de courir pour rassembler les dé-  
» bris au bas de la montagne et pour achever  
» les bœufs afin d'en manger la chair; mais  
» grande fut leur surprise lorsqu'ils y trouvèrent  
» la voiture encore chargée et intacte, l'attelage  
» se disposant paisiblement à reprendre le che-  
» min du couvent, bien qu'il fût sans conduc-  
» teur <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Anciens bréviaires des évêchés de Bâle, Constance, et Strasbourg.  
P. Peltre, Vie de Sainte Odile apud D. Albrecht, p. 477. Vita S. Odiliæ  
apud Mabillon.

La construction de la petite église de Saint-Jean fut terminée vers l'automne de l'année 896. Aussitôt on s'occupa des préparatifs de sa consécration; « et la veille du jour où elle devait s'accomplir, — ajoutent nos historiens, — la pieuse fondatrice s'enferma dans la chapelle, afin d'y passer la nuit en prières ; elle vit alors le prince de apôtres, entouré d'un chœur d'anges, qui venait lui-même accomplir la cérémonie <sup>1</sup>. » Depuis lors, l'anniversaire de cette nuit fut toujours pompeusement célébré à Hohenbourg, et la chapelle porta indifféremment les noms de *Johannis Bett Haus* et de Chapelle miraculeuse. Plus tard on lui donna encore ceux de *Sacrarium* et de Sainte-Odile; le premier, parce que la sainte y déposa la cassette de reliques qu'Erhard lui avait donnée au moment de son baptême ; le second, parce qu'elle y fut enterrée elle-même <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> MS. C. Vitæ Odiliæ metro editæ, ch. 8. Gebwiler apud Schuttenheimer, p. 48. P. II. Peltre, c. 8.

<sup>2</sup> Le bénéfice de l'autel de cette chapelle reposait sur la terre de Krautgersheim. V. Anführungen, etc. V. Dionys. Albrecht. p. 35.

Odile fit ensuite réparer l'ancienne église bâtie par son père, et éleva encore deux autres chapelles, à savoir celle qui prit plus tard le nom de *Chapelle des Larmes* <sup>1</sup> ( Zæhren Capelle ) et la *Chapelle suspendue* <sup>2</sup>, ainsi appelée parce qu'elle était bâtie sur une masse de rochers et dominait à pic un précipice profond <sup>3</sup>. Ces différents édifices étaient comme autant de stations où la supérieure et ses compagnes venaient méditer dans le silence et la solitude.

Adalric et Berswinde, fatigués des grandeurs et de la puissance, s'étaient retirés auprès de leur fille au couvent de Hohenbourg. Fort avan-

<sup>1</sup> Nous expliquerons en son lieu l'origine de ce nom.

<sup>2</sup> On la nomma aussi chapelle des Anges, parce qu'elle était placée sous l'invocation des esprits célestes.

<sup>3</sup> Le comte Hugues et Roswinde, frère et sœur d'Odile, furent inhumés par la suite dans cette chapelle, aux deux côtés de l'autel. Odile fit tailler dans le roc contre lequel s'adossait la chapelle un sépulchre qui avait en creux la figure d'un corps humain. On y déposait successivement les cadavres des religieuses ; ils y restaient jusqu'à ce que les chairs fussent consumées ; alors les os étaient transportés dans des caveaux disposés à cet effet, des deux côtés de la nef. Notre sainte y ensevelit de ses propres mains 133 religieuses. Elle avait coutume de rendre elle-même les derniers devoirs à toutes celles qui mouraient dans le couvent. *Manuscrit d'Obernai*, p. 33.

cés en âge tous deux, ils n'avaient plus qu'une pensée, celle de se préparer à la mort par de bonnes œuvres et des prières. Le duc, violent et dur par caractère, avait souvent oublié jadis, dans ses emportements, les devoirs essentiels de la religion, pour laquelle cependant il éprouvait les sentiments du plus profond respect. Il lui restait donc beaucoup de fautes à expier devant Dieu et beaucoup de scandales à réparer devant les hommes.

Tandis qu'Adalric pratiquait toutes les vertus qui forment les saints pénitents, il fut atteint d'une grave maladie ; Odile comprit aussitôt que la dernière heure de son père était proche, et dès ce moment elle ne quitta plus le chevet du vieillard, voulant non seulement lui donner les soins physiques que son état exigeait, mais surtout le consoler, l'encourager et le préparer à une fin chrétienne. Le témoignage de l'anonyme contemporain est formel à cet égard : *Consolante eum*

*et roborante beata Odilia*, dit-il <sup>1</sup>. Elle recueillit son dernier soupir, et lui ferma les yeux, le 20 février <sup>2</sup>. Témoin de la douleur que son père avait témoignée de ses péchés et de sa résignation dans ses derniers moments, notre sainte espérait en la miséricorde de Dieu; et, pleine de confiance en ces paroles du Sauveur : « Je vous le dis en vérité, » ce que vous demanderez à mon père en mon » nom ne vous sera pas refusé, » elle s'imposa les plus dures mortifications, et ne cessa de prier et de verser des torrents de larmes pour le soulagement de l'âme d'Adalric, dans la chapelle à laquelle cette circonstance fit donner ensuite son nom <sup>3</sup>; « mais le cinquième jour <sup>4</sup>, tandis que prosternée au pied des autels, elle suppliait hum-

<sup>1</sup> Vignier, Véritable origine, etc.

<sup>2</sup> L'année de la mort d'Adalric est inconnue ou au moins diversement indiquée par les différents auteurs; c'était entre 690 et 700.

<sup>3</sup> *Anführungen der Wahlfarter*, etc. Von Dionysius Albrecht, p. 173 et seqs.

<sup>4</sup> Hugo Episcopus Ptolemaidis in *Annal. ord. Præm.*, t. II, lit. O, verb. *Odilia*. Corvæus, *S. Odiliæ vitæ scriptor*. P. H. Peltre in *vita S. Odiliæ*, c. 40. Vie de sainte Odile écrite en latin, tirée de Mabillon. Apud Albrecht, p. 116 et 117. Vignier, Véritable origine, etc. MS. C. Vitæ B. Odiliæ metro editæ, ch. 2. *Lombardica Historia* apud Kœnigshofen, p. 517.

» blement le Tout-Puissant de mettre fin aux  
 » souffrances de l'auteur de ses jours, la bonté  
 » divine voulut la consoler dans son affliction ;  
 » une lumière du Ciel vint l'éclairer, et elle  
 » entendit ces mots : — Odile, cesse de pleurer,  
 » car tu as obtenu la rémission des péchés de ton  
 » père ; voilà qu'il est délivré des peines du pur-  
 » gatoire, et les anges le conduisent au chœur des  
 » patriarches : *Odilia, noli flere, remissionem*  
 » *peccatorum patri tuo impetrasti. Ecce ab in-*  
 » *ferno* <sup>1</sup> *liberatus, in choro patriarcharum col-*  
 » *locandus ab angelis ducitur.* »

Odile alors s'écria : « Je vous rend grâces, ô  
 » mon Dieu ; car vous m'avez exaucée, quoique  
 » j'en sois indigne ; mais votre miséricorde est  
 » infinie. »

Les légendes populaires, s'appuyant sur le témoignage de divers chroniqueurs, ont jeté un

<sup>1</sup> Le mot *infernus* est souvent employé pour le Purgatoire, notamment dans les psaumes de David. (V. S. Thomas d'Aquin.)

vernissés plus merveilleux encore sur les traditions qui se rattachent à sainte Odile; et aujourd'hui elles circulent en Alsace et se conservent de génération en génération dans les villages groupés autour de la vaste base du mont de Hohenbourg. L'une de ces légendes convertit les larmes de la sainte en une source limpide que les campagnards affligés de cécité ou de maladies d'yeux visitent dans l'espoir d'y trouver un remède à leurs maux. Il en est une autre d'après laquelle les pleurs d'Odile ont perforé le rocher. La troisième lui fait voir, à elle et à toute sa communauté, son père Adalric guidé par le prince des apôtres en costume sacerdotal, et porté au ciel par un chœur d'anges <sup>1</sup>. Plus on avance dans la vie d'Odile, plus aussi le

<sup>1</sup> Ce dernier miracle est rapporté par l'anonyme contemporain. Aussi Conrad, évêque de Strasbourg, dans ses lettres de 1192; Catherine de Stauffenberg et Susanne de Hohenstein, abbesses de Hohenbourg, en 1313 et 1485, donnent à Adalric la qualité de saint. Ce titre se trouve encore dans plusieurs monuments du xiv<sup>e</sup> siècle; l'on doit remarquer également que la fête de ce prince était au nombre de celles qu'on célébrait à

Hohenbourg, et que ses reliques étaient conservées et vénérées à Eberheim-Münster, qu'il avait fondé. — Cependant jamais le chef de l'Eglise n'a prononcé sur cette question.

nombre de ces brillantes légendes augmente, plus ses jours sont marqués par des actes de bienfaisance et des miracles.

Berswindene survécut que neuf jours à son époux; elle mourut subitement tandis qu'elle était en prières dans la chapelle de Saint-Jean ; *sine ullo morbo, cum esset in sacello S. Joannis*, dit l'anonyme contemporain <sup>1</sup>.

Les descendants du duc et de la duchesse se réunirent à Hohenbourg pour déplorer le double malheur qui venait de les frapper. L'on fit un magnifique service funèbre en l'honneur des vénérables donataires de l'abbaye; la population entière de l'Alsace, qui ne se souvenait plus que des bienfaits d'Adalric et pleurait des princes sous le gouvernement desquels elle avait été heureuse, afflua au couvent; et les chroniqueurs rapportent que les larmes et le deuil universel auraient fait croire que dans chaque famille on re-

<sup>1</sup> V. Vignier, Véritable origine, etc.

grettait des parents chéris. Les fils d'Adalric firent répandre à cette occasion de très abondantes aumônes. On déposa les corps dans la chapelle de la Vierge, en un lieu que les défunts avaient désigné à l'avance comme devant être celui de leur sépulture. C'est là que les pèlerins vinrent prier sur la tombe du duc et de la duchesse jusqu'en l'année 1617, alors que ce qui restait de leurs dépouilles fut transféré dans la chapelle des Anges <sup>1</sup>.

Adalric, malgré ses grandes libéralités envers l'Église, laissa ses enfants en possession de domaines immenses.

Etton ou Etichon, l'aîné de ses fils, duc du Brisgau et comte d'Argovie, est l'auteur des maisons d'Egisheim et de Lorraine <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Fort longtemps déjà avant cette époque, la majeure partie des ossements d'Adalric avait été déposée dans l'église de l'abbaye d'Eberheim-Münster, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Le sarcophage d'Adalric et de Berswinde a été transporté dans la chapelle de la Croix en 1753.

<sup>2</sup> Ruyr., ch. xv. Etton mourut en 720. Quelques auteurs le regardent comme le cadet des fils d'Adalric; ce point n'a jamais été éclairci.

Adelbert, le second, fut mis en possession des duchés d'Alsace, de Souabe, et du Sundgau; il est la souche des maisons de Habsbourg et de Zæhringen<sup>1</sup>.

Hugues, le troisième, porta le titre de comte d'Alsace, mourut avant son père, et laissa trois fils, qu'il avait eus de sa femme Hermandrude. L'aîné, Remigius, fut abbé de Saint-Grégoire au Val-de-Münster, puis évêque de Strasbourg en 776. Il était grand ami de Charlemagne et bâtit le célèbre couvent de femmes d'Eschau<sup>2</sup>. Les deux autres, Bléon et Bodale, obtinrent de vastes seigneuries en Alsace. Ce dernier fonda le village de Blodesheim<sup>3</sup>. Ses filles Adale et Rodune furent successivement abbesses d'Eschau, qu'elles dotèrent de grands biens.

Batachon, le cadet des fils d'Adalric, devint

<sup>1</sup> Il mourut en 722, laissant deux fils, Eberhard, duc de Souabe, et Maso, seigneur du Sundgau, et fondateur du couvent de Marmoutier. (*Masonis monasterium.*)

<sup>2</sup> V. note V, à la fin du volume.

<sup>3</sup> Shœpflin., *Als.* III, t. I, p. 786.

seigneur du Val-de-Villé et de Limbourg; sa descendance et celle de Hugues s'éteignirent dès le huitième siècle.

Plusieurs auteurs <sup>1</sup> ont donné à Adalric un cinquième fils, nommé Adalard, père d'Eugénie, d'Attale et de Gundelinde, qui, suivant d'autres écrivains, sont filles d'Adelbert.

Quant à Roswinde, nous savons déjà qu'elle avait renoncé au monde pour vivre à Hohenbourg sous la direction de sa sœur <sup>2</sup>.

Nos historiens nous apprennent qu'après la mort de ses parents, Odile continua de vivre dans les rapports les plus intimes avec les différents membres de sa famille; elle les voyait habituellement, travaillait sans cesse à leur sanctification; et, d'après ses conseils, ils fondèrent un grand nombre d'églises et de couvents, qui, pendant les âges barbares, sont devenus les

<sup>1</sup> Mabillon, *Benedict.*, part. II, p. 448, n° 49.

<sup>2</sup> Vignier, *Véritable origine*, etc., p. 60.

lieux de refuge des sciences, des lettres et des arts; et qui durant une longue suite de siècles ont contribué puissamment à la prospérité de l'Alsace. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'anonyme contemporain <sup>1</sup>: « *Frequentes veniebant*  
» *ut a beata sorore verba vitæ acciperent; nec*  
» *frustra. Post aliquot enim annos præfatos du-*  
» *ces ita Domino subjugavit, ut non tantum illi*  
» *bona sua fundandis monasteriis impenderent,*  
» *sed et illius nepotes.... omnes enim se Dei*  
» *servitio, tam masculi quam fœminæ, abjecto*  
» *sæculi fastu, mancipaverint. Inter quos Ebe-*  
» *rardus, Alberici comitis filius, qui, licet leone*  
» *et urso ferocior, aliquando in servos Dei sæ-*  
» *vierit, et bona nostra usurpaverit, tamen fa-*  
» *vente Deo, et per merita beatæ Odiliæ, non*  
» *tantum arrepta restituerit, sed et de suo lar-*  
» *giter constituit habenda. »*

<sup>1</sup> Apud Vignier, Véritable origine, etc.

## CHAPITRE XI

Vous devez vous souvenir que vous êtes venu pour obéir et non pas pour commander ; que votre état vous oblige à souffrir, à travailler, et non pas à causer ou à vivre dans l'oisiveté. — C'est donc dans les monastères qu'on éprouve les hommes, comme l'or dans la fournaise. C'est là que nul ne peut subsister, s'il n'est résolu des'humilier de tout son cœur pour l'amour de Dieu.

(*Imit.*, l. I, chap. xvii, 3.)

Heureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils seront traités avec miséricorde !

(*St Matthieu*, v, 7.)

Les bâtiments de Hohenbourg, l'Église et les chapelles étaient achevés, et toutes ces constructions matérielles paraissaient n'être que l'emblème de l'édifice intérieur que la fille d'Adalric élevait dans son cœur et dans ceux de ses sœurs.

Quoiqu'elles ne fussent encore astreintes à aucune règle écrite, la conduite de notre chère sainte leur servait de règle vivante ; et cette règle disait tout, s'étendait à tout, n'omettait rien. Après la mort de ses parents, l'on eût dit qu'Odile voulût en quelque sorte redoubler de zèle dans l'exercice de ses fonctions. Jamais sa sainteté ne s'était montrée sous de plus aimables couleurs ; ses compagnes, animées des mêmes sentiments, se livraient avec joie et simplicité de cœur au travail, à la prière, à la mortification des sens, aux abstinences, aux jeûnes, aux austérités secrètes ; elles avaient acquis à un éminent degré la science si difficile du renoncement à soi-même. Toutefois le silence et la solitude qui régnaient à Hohenbourg ne relâchaient en rien les liens de charité qui devaient unir ces pieuses filles entre elles ; elles s'aimaient mutuellement en Jésus-Christ, elles supportaient en esprit de paix leurs défauts réciproques, s'instruisaient les unes les

autres et se reprenaient lorsqu'il en était besoin ; mais elles le faisaient sans fiel, sans humeur, et avec une douceur qui prouvait qu'en agissant ainsi leur seul mobile était l'amour de Dieu et du prochain <sup>1</sup>.

Odile, voyant la communauté dans d'aussi heureuses dispositions, jugea qu'il était temps de lui imposer une forme d'institution à suivre à l'avenir, pour obvier soit à l'inconstance du cœur humain, soit à une ferveur outrée qu'il serait difficile de soutenir. Elle réunit donc toutes ses filles autour d'elle, et, après avoir invoqué l'assistance du Saint-Esprit, elle leur demanda si à l'avenir elles prétendaient s'astreindre à la vie de nonnes proprement dite ou à celle de chanoinesses <sup>2</sup>.

L'existence austère que les compagnes de notre sainte lui voyaient mener, et le zèle ardent

<sup>1</sup> Manuscrit d'Obernai, p. 36.

<sup>2</sup> *Historia Lombardica* apud Kœnigsholm, p. 518.

dont elles étaient toutes animées, les portaient à préférer unanimement la vie religieuse telle qu'on la voyait pratiquer aux nonnes d'alors et à quelques monastères de femmes des diocèses voisins<sup>1</sup>; mais Odile leur répondit avec douceur<sup>2</sup> : « Je n'ignore pas, mes chères filles, » que vous êtes disposées à porter avec joie » toutes choses pour l'amour du Seigneur, et je » sais aussi que les plus grandes austérités ne » doivent point effrayer les servantes d'un Dieu » crucifié; mais la situation de notre établisse- » ment demande un travail que nos successeurs » ne pourront peut-être pas soutenir; c'est à » grande peine que nous parvenons à nous procurer la quantité d'eau nécessaire à notre con-

<sup>1</sup> Plusieurs chroniqueurs bénédictins ont affirmé d'après cela que la communauté de Hohenbourg avait adopté et suivi la règle de saint Benoît. Mais aucun ancien monument (et il en existe un du VII<sup>e</sup> siècle) ne représente sainte Odile en costume de Bénédictine, ni la tête rasée; ils la montrent au contraire avec des cheveux longs, tressés, et pendants jusqu'aux genoux.

V. Laguille, *Histoire d'Alsace*, t. I, liv. VII, p. 84 et 402. V. note VI, à la fin du volume.

<sup>2</sup> Ibid. Laguille, *Histoire d'Alsace*, liv VII.

» sommation : mettons donc des bornes aux aus-  
» térités qui accablent le corps ; mais n'en  
» mettons aucune aux pratiques qui purifient  
» et sanctifient le cœur. La vie canonique  
» me paraît préférable à tout autre institut,  
» dans les circonstances où nous nous trou-  
» vons. »

La communauté entière ayant approuvé ces paroles, la sainte s'agenouilla et dit encore <sup>1</sup> :  
« Seigneur, je vous remercie : vous m'avez jugée  
» non d'après mes mérites, mais d'après votre  
» bonté infinie ; vous m'avez délivrée de la cécité  
» lors de mon baptême ; par vous j'ai été com-  
» blée de biens ; protégez maintenant l'assem-  
» blée que vous m'avez appelée à diriger, dé-  
» tournez d'elle les tentations, afin que toutes  
» nous vous servions constamment avec des  
» cœurs et un esprit purs. » Et, depuis ce jour, la  
communauté de Hohenbourg fut soumise à une

<sup>1</sup> Ibid.,

règle fixe<sup>1</sup>, et Odile grandit encore en vertus et s'éleva, semblable au sapin qui balance avec majesté sa cime dans les airs.

Pendant longtemps l'accès difficile de Hohenbourg avait empêché les vieillards et les infirmes de parvenir jusqu'à Odile ; et les plus dignes de pitié précisément étaient alors ceux qui pouvaient le moins jouir de ses bienfaits. La charité de notre sainte avait trouvé moyen d'obvier à cet inconvénient, en faisant bâtir au pied de la montagne, et du côté du midi, un vaste hospice avec une chapelle placée sous l'invocation de saint Nicolas, évêque de Myre<sup>2</sup>. Berswinde, qui alors vivait encore, animée du même zèle que sa fille, s'était associée à cette fondation et avait abandonné les revenus de son bourg de Bersch pour subvenir à l'entretien des pauvres<sup>3</sup>. A partir de

<sup>1</sup> On croit qu'elle était tirée des constitutions de saint Augustin, de saint Benoît et de saint Colomban. V. encore note VI, à la fin du volume.

<sup>2</sup> Suivant quelques auteurs l'hospice était consacré à saint Martin.

<sup>3</sup> P. Hugues. Peltre, c. 9, p. 72.

ce moment, les pèlerins, les chrétiens malheureux et malades avaient été soignés avec la plus touchante affection à l'hospice de Saint-Nicolas; et Odile, non contente d'avoir assuré le soulagement de ceux qui souffraient, s'était imposé l'obligation de faire pour eux, dans le nouvel établissement, tout ce qu'elle faisait sur le sommet de la montagne. Chaque jour elle descendait à Saint-Nicolas, et ce chemin, qu'elle avait trouvé trop rude et trop escarpé pour les autres, lui semblait doux et facile lorsqu'il s'agissait d'aller au-devant de l'infortune. L'amour surnaturel du prochain lui allégeait toutes les peines; jamais elle ne quittait l'hospice sans avoir visité chacun des malades en particulier, sans leur avoir donné ses soins et distribué ses aumônes avec une tendresse que le christianisme seul peut inspirer.

Les compagnes de notre chère sainte partageaient avec elle ses travaux charitables, et toute

la communauté de Hohenbourg aimait le lieu frais et solitaire où s'élevait l'hospice ; l'eau s'y trouvait en grande abondance, et comme on en manquait au couvent, et que d'ailleurs la grande affluence des malades exigeait qu'on leur donnât jour et nuit les soins les plus assidus, les Sœurs demandèrent à leur supérieure de faire bâtir un second cloître dépendant du premier, tout auprès de Saint-Nicolas.

Odile y consentit ; tandis qu'elle était occupée à surveiller les architectes du nouveau bâtiment, un vieillard vint à elle, portant trois rameaux de tilleul <sup>1</sup> : « Femme, lui dit-il, prends » ces branches et plante-les ; elles prospéreront » pour l'amour de toi, et après bien des siècles » encore les fidèles viendront s'asseoir sous leur » ombrage. » L'étranger disparut lorsqu'il eut

<sup>1</sup> *Lombardica Historia* apud Kœnigshofen, p. 518, et *Vie de sainte Odile* tirée de Mabillon apud D. Albrecht, p. 118, et D. Albrecht, p. 220, et *Anführungen der Wahlfarter*, etc. D. Albrecht, p. 108, et Gebwiller, p. 52. Apud Schuttenheimer.

prononcé ces paroles ; la supérieure alors fit faire trois fosses. Plusieurs personnes lui déconseillaient de planter des tilleuls, arbres qui attirent ordinairement des insectes malfaisants ; mais elle affirma que rien de semblable n'arriverait en cette occasion. Elle planta le premier rameau au Nom du Père, le second au Nom du Fils, et le troisième au Nom du Saint-Esprit ; et en effet bien des générations successives se sont reposées aux pieds des tilleuls d'Odile, conformément à la promesse du vieil étranger. Lorsque le second monastère fut achevé <sup>1</sup>, Odile lui donna le nom de *Nieder-Münster* (Bas-Moutier), et y établit la moitié de la communauté de Hohenbourg, tout en conservant la direction des deux maisons. Elle désigna pour habiter le nouveau couvent celles de ses compagnes qui montraient le plus de zèle pour les malades et le plus d'aptitude pour les soigner ; beaucoup de femmes originaires de contrées loin-

<sup>1</sup> Il paraît que ce fut vers l'an 718, ou 720 au plus tard.

taines et attirées en Alsace par la réputation de sainteté de la fille d'Adalric se trouvaient dans leur nombre, elles continuèrent à vivre à Nieder-Münster comme elles avaient vécu à Hohenbourg, soumises à la même règle et sans rien changer à leurs habitudes austères. « On pouvait » avec raison, dit le père Hugues Peltre <sup>1</sup>, com- » parer ces deux cloîtres à deux arbres qui crois- » sent séparément hors de terre, mais qui tirent » leur subsistance d'une seule et même racine <sup>2</sup>. »

Odile, devenue âgée et infirme à la suite des terribles mortifications auxquelles elle se soumettait, continuait cependant à descendre tous les jours la montagne de Hohenbourg et demeurait de préférence dans celui des couvents où elle jugeait sa présence le plus utile. <sup>3</sup> Mère de tous

<sup>1</sup> Apud D. Albrecht, p. 185.

<sup>2</sup> Le couvent de Nieder-Münster a été pendant une longue suite de siècles en possession d'une croix célèbre, et qui y est arrivée d'une manière miraculeuse au rapport des anciens historiens. (V. note VII, à la fin du volume.)

<sup>3</sup> Ibid.

les infortunés, et cherchant, comme unique délas-  
sement à ses travaux, les occasions de faire le  
bien, ni les frimas, ni les pluies et les vents im-  
pétueux de l'automne, ne l'empêchaient de se  
rendre à son hospice : c'était là son lieu de délices ;  
c'était là qu'elle pouvait remplir, comme il con-  
venait à son cœur, le rôle touchant et sublime de  
consolatrice. Elle avait coutume de dire : « Jé-  
» sus-Christ nous donne les pauvres pour nous  
» tenir sa place; en les soignant, c'est le Sauveur  
» même que nous servons en leurs personnes. »  
Les maladies contagieuses même n'arrêtaient ja-  
mais son zèle; et ses compagnes, l'imitant à l'envi,  
apprenaient d'elle à connaître le bonheur le plus  
pur, celui que l'on goûte en exerçant la charité.  
L'Alsace entière bénissait le nom d'Odile, qu'on  
voyait occupée tour à tour à soigner l'humanité  
souffrante, à guider ses filles spirituelles dans le  
chemin de la vertu, à instruire des sublimes vé-  
rités de l'Evangile les fidèles que sa haute répu-

tation faisait affluer à Hohenbourg, ou enfin à veiller aux détails matériels de l'entretien des cloîtres, des églises et des chapelles.

Les chroniqueurs racontent <sup>1</sup> qu'Odile, accablée par le poids des ans, remontait un jour seule de Nieder-Münster à Hohenbourg, lorsqu'elle aperçut, couché sur le milieu du chemin, un vieillard mourant de soif et qui paraissait près de rendre le dernier soupir. La sainte essaya de le soulever ; mais, faible elle-même et incapable d'assister le moribond, elle mit sa confiance en la miséricorde divine. Se rappelant, après une fervente prière, ce que Moïse avait fait jadis, l'Esprit lui inspira de frapper de son bâton une roche voisine ; une source abondante en jaillit aussitôt, et cette eau salubre rendit la santé au malheureux pèlerin. <sup>2</sup>

<sup>1</sup> M S. C. Vitæ B. Odilæ metro scriptæ, ch. 42. MS. C. Vitæ B. Odilæ, ch. 40, f. 45. Gebwiler.

<sup>2</sup> Cette source est aujourd'hui encore l'objet d'une haute vénération, et on lui a dû un grand nombre de guérisons miraculeuses.

Gebwiler. — Valentinus Leichtius, in Viridario illustrium miraculorum,

## CHAPITRE XII

Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; je n'avais point de logement, et vous m'avez logé; j'étais nu, et vous m'avez revêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus me voir... Je vous le dis en vérité, autant de fois que vous avez rendu ces devoirs à l'un des moindres de mes frères que vous voyez, c'est à moi-même que vous les avez rendus.

(*St Matth.* xxv, 34, 35, 36, 40.)

Dieu vous fera entrer avec une riche abondance de mérites dans le royaume éternel de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Sauveur.

(*II Ep. Pierre*, chap, I. 11.)

Cependant Odile était mûre pour le ciel. Soit

cum pluribus aliis vitæ scriptoribus. Ausführungen der Wahlfarter. etc., von D. Albrecht, p. 57.

que l'état de sa santé le lui annonçât, soit aussi que Dieu lui eût donné un secret pressentiment de sa fin prochaine, elle réunit le 13 décembre, jour de la fête de sainte Luce, ses compagnes dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, qui lui servait habituellement d'oratoire ; et, après les avoir engagées à ne point s'affliger outre mesure de ce qu'elle avait à leur dire, elle leur annonça avec douceur qu'elle était arrivée au terme de son pèlerinage terrestre, et que son âme, prête à quitter sa prison de boue, allait jouir enfin de la liberté que Dieu avait promise à ses enfants.

Puis, la sainte abbesse les exhorta à demeurer fidèles au Seigneur, à ne se relâcher en rien de la ferveur qu'elles avaient fait paraître sous sa conduite, à repousser toujours de toutes leurs forces les tentations de l'ange des ténèbres, et à soumettre entièrement leurs volontés à celle du Tout-Puissant : « C'est, leur dit-elle, <sup>1</sup> de cette sou-

<sup>1</sup> Ibid. Manuscrit d'Obernai, p. 42 et 43.

» mission que dépendra votre salut ; gardez-vous  
» de l'orgueil et de l'égoïsme, qui consistent à  
» abuser de la liberté que Dieu vous a donnée,  
» et à préférer votre propre vouloir aux lois de  
» l'éternelle Sagesse ; souvenez-vous que le temps  
» est court, et la grâce toujours prête à secourir  
» les cœurs humbles dans les épreuves ; ayez de  
» la foi, priez à l'heure de la tentation, et vous  
» vaincrez l'ennemi du genre humain : l'éterni-  
» té bienheureuse est ouverte à la persévérance.  
» Soyez unies les unes avec les autres de la vé-  
» ritable union des cœurs, mes chères filles ; vi-  
» vez toujours dans la simplicité, la sincérité et  
» l'humilité ; et travaillez sans cesse à votre per-  
» fectionnement et à l'union de vos âmes avec  
» Dieu. Ne faites état que des choses qui peu-  
» vent servir à votre salut. N'oubliez jamais  
» qu'un jour vous vous trouverez dans la situa-  
» tion où vous me voyez à présent, et qu'il vous  
» faudra rendre le compte le plus exact de tou-

» tes vos pensées et actions jusqu'aux moindres.  
» Ainsi vous obtiendrez les grâces que je supplie  
» humblement la miséricorde divine de verser  
» avec abondance sur vous toutes. »

Pendant qu'Odile parlait ainsi, ses trois nièces, Attale, jadis chanoinesse à Hohenbourg, et maintenant abbesse de Saint-Etienne à Strasbourg, Eugénie et Gundelinde versaient des torrents de larmes ; mais notre chère sainte, voyant cette profonde douleur, se tourna vers elles, et leur dit :  
« Ne pleurez point ainsi, filles bien-aimées, car  
» vos larmes ne sauraient prolonger mon existence ici-bas ; allez toutes dans la chapelle de  
» la bienheureuse Mère de Dieu, priez ensemble,  
» récitez les psaumes, et demandez pour moi la  
» grâce d'une bonne mort <sup>1</sup>. »

Dès que la communauté eut quitté Odile pour obéir à ses ordres, la sainte tomba en léthargie, et

<sup>1</sup> MS. C. Vitæ B. Odiliæ metro editæ. ch. 42. Manuscrit d'Obernai, p. 43.

en même temps elle eut une extase pendant laquelle elle commença déjà à goûter les célestes joies <sup>1</sup>.

Ses compagnes, la trouvant en cet état lorsqu'elles sortirent de la chapelle de la Vierge, et n'apercevant plus en elle le moindre symptôme de vie, se mirent à pleurer amèrement, et à exprimer leur douleur de ce que l'abbesse eût quitté la terre sans avoir communiqué d'abord.

Mais la sainte, réveillée par leurs sanglots et leurs gémissements, ouvrit les yeux, et dit <sup>2</sup> :

« Pourquoi donc, mes chères filles, vous êtes-vous  
» hâtées de venir me troubler dans mon repos ;  
» j'étais auprès de la bienheureuse sainte Luce,  
» et je jouissais d'un bonheur immense ; car,  
» comme le dit l'Apôtre, l'œil n'a jamais rien vu,  
» l'oreille n'a jamais rien entendu et l'esprit de  
» l'homme n'a jamais rien conçu de semblable. »

<sup>1</sup> Ibid.

<sup>2</sup> Ibid.

Odile, — ajoutent les chroniqueurs alsaciens <sup>1</sup> — témoigna encore un fervent désir de recevoir le très saint corps et le précieux sang de Notre-Seigneur avant de mourir, et aussitôt des flots d'une immense lumière se répandirent dans la chapelle; la sainte se ranima un instant, se mit à genoux, et toutes les religieuses imitèrent son exemple. Un messager céleste rayonnant de gloire parut alors auprès de l'autel. Il s'avança vers l'abbesse et lui présenta à la vue de l'assemblée un riche calice; puis il remonta au ciel, laissant ce vase merveilleux dans les mains de la mourante <sup>2</sup>. Odile communia, dit un dernier adieu à ses filles, joignit les mains, et ses yeux, qu'un miracle avait ouverts jadis, se refermèrent à la lumière.

<sup>1</sup> Tous les auteurs cités. Ruyr. part. II, von den Heiligsten Sachen des Lotharingischen Gebürgs, l. IV, ch. 40. Gebwiler apud Schuttenheimer, p. 56. Auführungen der Wahlfarter, etc., von D. Albrecht, p. 279.

<sup>2</sup> Ce calice se trouvait encore à Hohenbourg en 1546. Tous les chroniqueurs affirment qu'on n'a jamais pu connaître la matière dont il était composé. Le couvent de Hohenbourg avait un calice dans ses armes. (Gebwiler, p. 5. 6. — Et Anföhungen, etc., von D. Albrecht, p. 91.)

Suivant la volonté qu'elle avait exprimée à cet égard, son corps, exténué de jeûnes et d'austérités, resta exposé pendant huit jours sur une peau d'ours dans la chapelle de saint Jean-Baptiste, du côté de l'Evangile, les pieds tournés vers l'autel ; et durant ce temps une odeur très suave se répandit dans le couvent. Ses anciennes compagnes comprirent alors que, loin de pleurer la mort de celle qui avait combattu le bon combat et qui avait gardé à Dieu une inviolable fidélité, elles devaient se réjouir de ce que le juste juge l'eût ceinte de la couronne de justice, tâcher de l'imiter et d'obtenir, grâce à son intercession, une fin semblable à la sienne.

Ainsi mourut le 13 déc. 7... <sup>1</sup> Odile, fille aînée d'Adalric, duc d'Alsace, abbesse des cou-

<sup>1</sup> Les contemporains ne nous font pas connaître l'année du décès d'Odile, et les écrivains postérieurs varient extrêmement dans les indications qu'ils donnent à cet égard. Les uns placent sa mort en 720 ou en 722, les autres en 760, aux temps de Pépin. Ces derniers se fondent sur la légende populaire d'après laquelle Odile aurait atteint l'âge de 403 ans. Leur indication est d'ailleurs évidemment fautive ; car il est déjà fait mention d'Eugénie en qualité d'abbesse en 722.

vents de Hohenbourg et de Nieder-Münster. Ses restes mortels furent enveloppés d'un mastic d'abord flexible mais susceptible de se durcir, puis déposés dans un tombeau en pierre qui existe encore.

Les communautés des deux monastères célébrèrent ses obsèques avec tout le recueillement que méritaient les vertus d'Odile, et avec la solennité due à sa double qualité d'abbesse et de fondatrice. Toute la population de l'Alsace afflua à Hohenbourg pour contempler encore les traits de celle que jamais les malheureux et les affligés n'avaient implorée inutilement. L'inépuisable charité d'Odile, son zèle pour la perfection chrétienne, sa vie austère et pénitente, et ses bonnes œuvres multipliées, l'avaient rendue déjà longtemps avant sa mort l'objet de la vénération publique ; après son décès elle ne tarda pas à devenir celui d'un culte particulier, d'abord à Hohenbourg, puis dans la province entière, qui l'invoque en-

core aujourd'hui comme sa patronne. l'Eglise a revêtu ce culte de son approbation, « vu surtout » les miracles qui se multiplièrent au tombeau » de la sainte, *propter quotidiana miracula* <sup>1</sup>. » Et ce sépulcre vénéré est encore de nos jours le lieu de pèlerinage le plus fréquenté de l'Alsace.

<sup>1</sup> Lettres du suffragant de Strasbourg à Léopold d'Autriche son évêque en 1634.



## CHAPITRE XIII

Tout leur temps était employé utilement. Les heures leur semblaient trop courtes pour s'appliquer à Dieu, et ils oubliaient même les nécessités du corps, tant l'amour de la contemplation les charmait par ses attraits et sa douceur.

(*Imit.* l. I, chap. xviii, 3.)

O tiédeur, ô négligence de nos jours, de nous éloigner sitôt de cette ancienne et de cette première ferveur. (*Ibid.*, vi.)

Voyez-vous tous ces bâtiments ? Je vous le dis en vérité, il ne restera pas pierre sur pierre, tout sera détruit. (*St Matthieu*, xxiv, 2.)

Odile avait acquis le goût des lettres à l'abbaye de Baume, sur le Doubs, où s'était passée sa première jeunesse; elle possédait à fond la connaissance de la langue latine, des saintes Écritures et de l'histoire ecclésiastique. Son tes

tament, qui a été conservé <sup>1</sup>, prouve qu'elle avait autant de lumières que de vertu. Les couvents fondés par Odile ne dégénérèrent point sous ce rapport et devinrent les asiles de l'étude et du savoir. Au douzième siècle encore, dit Grandier <sup>2</sup>, Hohenbourg était habité par des chanoinesses également savantes et régulières, et tandis que presque toute l'Europe demeurerait plongée dans la barbarie et l'ignorance, on voyait les femmes rappeler en Alsace l'amour de la littérature et des sciences. Trois des abbesses qui ont succédé à notre sainte se sont surtout distinguées par leur goût pour les lettres et la poésie. La première, Riklende ou Kilinde, réforma le monastère en 1141 ; on conserve d'elle quelques vers latins, et les fragments d'autres ouvrages, écrits également en cette langue. Herrade de Landsberg, qui lui succéda en 1167, acquit en

<sup>1</sup> V. note VIII, à la fin du volume.

<sup>2</sup> Histoire de l'Église de Strasbourg, t. I, p. 357.

core plus de célébrité; Grandidier dit en parlant d'elle : « Les arts d'agrément; la peinture, la » musique et la poésie charmèrent les loisirs de » cette illustre abbesse <sup>1</sup>. » Il existe de Herrade un recueil de poésies latines, qu'elle composa pour l'instruction de sa communauté, sous le titre de *Hortus deliciarum* <sup>2</sup>. Gerlinde, sa sœur, ou sa cousine, lui succéda et l'égala en goût et en savoir.

Les premières abbesses après Odile furent sainte Eugénie et sainte Gundelinde, ses deux nièces et les plus anciennes du monastère; elles partagèrent l'autorité.

La première fut abbesse de Hohenbourg, proprement dit; la seconde, de Nieder-Münster avec

<sup>1</sup> Herrade fonda, à une petite distance de Nieder-Münster, le couvent et l'hospice de Truttenhausen pour des chanoines réguliers soumis à la règle de saint Augustin; ils y vinrent de l'abbaye de Marbach. — Les deux frères de Herrade, Walther de Landsberg, et Henri, évêque de Strasbourg, contribuèrent pour beaucoup à cette fondation, qui fut faite en 1182. Le pape Lucie III disait de Herrade qu'elle avait suivi fidèlement la route tracée par l'illustre Riklende.

<sup>2</sup> V. note IX, à la fin du volume.

trente religieuses ; les revenus, communs jusqu'alors, furent partagés en conséquence <sup>1</sup>.

La régularité se conserva à Hohenbourg jusqu'au onzième siècle, époque à laquelle il y eut encore une pieuse abbesse du nom d'Odile. L'église fut détruite par accident en 1043 ; mais rebâtie et consacrée à la Sainte Vierge par Bruno, comte de Dagsbourg, évêque de Toul et landgrave d'Alsace, — descendant d'Etton, frère de sainte Odile. Peu d'années après, elle fut renversée de nouveau lors de l'invasion de l'Alsace par les Hongrois ; toutefois Bruno, qui avait été élevé au Souverain-Pontificat en 1049, sous le nom de Léon IX, la fit encore reconstruire. Ce pape, que les affaires de l'Église avaient appelé en Allemagne, se rendit lui-même à Hohenbourg pour consacrer l'édifice qu'il venait d'y faire ériger, et pour rassembler les religieuses disper-

<sup>1</sup> Odile avait déjà fait la division des possessions qu'aurait à l'avenir chacun des deux couvents. La seule propriété d'Oberelnheim leur resta par indivis, afin qu'ils eussent toujours un lien commun entre eux.

sées. Il ne quitta ce lieu cher à son cœur qu'après y avoir rétabli la discipline <sup>1</sup>.

Cependant, cent ans environ après ces événements, un grand relâchement s'introduisit dans la communauté de Hohenbourg; le nombre des religieuses diminua, les biens dépérirent, et les bâtiments menacèrent ruine. Le monastère eût peut-être été abandonné entièrement alors, si l'empereur Frédéric Barberousse ne fût intervenu en sa qualité de duc d'Alsace, pour préserver d'une chute complète une fondation aussi célèbre. Il envoya comme abbesse sa nièce Riklende, ou Kilinde, qu'il tira du couvent de Bergen, diocèse d'Eichstadt, et à qui il accorda le titre et les droits de princesse du Saint-Empire et des sommes considérables pour faire face aux dépenses de la réparation du monastère. Riklende, dont nous avons fait mention plus haut,

<sup>1</sup> La bulle de saint Léon IX de l'an 1050 relative à la reconstruction et à la consécration de l'église de Hohenbourg.

joignait un zèle et une piété exemplaires à beaucoup d'esprit et d'instruction ; soutenue par l'autorité de l'empereur, elle réussit en moins de deux ans à rétablir l'ancienne régularité à Hohenbourg. Le témoignage de Herrade de Landsberg, qui succéda à Ricklende, est formel à cet égard ; elle assure que sous sa conduite ses compagnes parvinrent bientôt à une haute perfection qui porta tout le voisinage à la piété. Leur habit était blanc, *albens quasi lilium* <sup>1</sup> ; et la bulle du pape Luce III, de 1185, dit que Ricklende rétablit la discipline selon la règle de saint Augustin <sup>2</sup>. Ricklende rassembla jusqu'à trente-trois dames de chœur ; Herrade en porta le nombre à 47, non compris treize sœurs converses. Ce fut aux temps de Herrade que l'empereur Henri VI, infidèle à son serment, fit arrêter et conduire à Hohenbourg, pour y prendre le voile,

<sup>1</sup> Hortus deliciarum.

<sup>2</sup> Grandidier, Histoire de l'Église de Strasbourg, t. I, liv. IV, p. 254.

Sibylle, veuve de Tancrède, et Constance, sa fille.

Gerlinde de Landsberg succéda à Herrade, ainsi que nous le disions ci-dessus.

En 1354, l'empereur Charles IV se rendit au tombeau d'Odile, Agnès III de Stauffenberg étant abbesse. Le prince fit exhumer le corps ; et Jean de Lichtenberg, évêque de Strasbourg, en détacha la partie antérieure du bras droit pour la déposer à la cathédrale de Prague ; cette relique y est encore exposée de nos jours à la vénération des fidèles. Mais, à la demande des religieuses, Charles IV dressa en même temps un acte qui défendait, sous les peines les plus sévères, de toucher désormais au tombeau. L'évêque ajouta à cet acte un mandement pour frapper d'excommunication quiconque se permettrait d'enfreindre la décision souveraine <sup>1</sup>. Cependant l'ab-

<sup>1</sup> Les reliques vénérées en d'autres lieux sous le nom d'Odile ne proviennent point de notre sainte. Il y a eu encore trois autres Odiles connues

baye de Hohenbourg, ou de Sainte-Odile, car alors elle portait indifféremment ces deux noms, était destinée à subir encore de terribles désastres; elle fut saccagée au quatorzième et au quinzième siècle, successivement, par les Grandes-Compagnies, par les Armagnacs et les Bourguignons. Des malheurs plus grands encore marquèrent le seizième siècle. Nieder-Münster fut incendié en 1542, et Hohenbourg en 1546, le 24 mars; les chanoinesses et les prébendés se dispersèrent alors; et Jean de Manderscheidt, évêque de Strasbourg, craignant que les luthériens ne s'emparassent des biens restant des deux abbayes, demanda au Saint-Siège et obtint qu'ils fussent réunis à la mense épiscopale, en échange d'une pension payée annuellement aux religieuses. Le monastère, rebâti en l'année 1607 par le cardinal Charles de Lorraine et l'archiduc Léopold,

dont l'une martyre et compagne d'Ursule, l'autre également abbessede de Hohenbourg, et la troisième veuve du pays de Liège.

Evêques de Strasbourg, fut incendié de nouveau, en 1622, par l'armée luthérienne du comte de Mansfeldt. On répara la grande église en 1630; les soldats brandebourgeois la dévastèrent en 1633; ils enlevèrent les plombs des fenêtres et des orgues, afin de les convertir en balles. Les guerres subséquentes exercèrent également leur désastreuse influence sur Hohenbourg; et, le 7 mai 1684, tout le couvent devint encore une fois la proie des flammes; les seules chapelles des Anges et des Larmes restèrent debout au milieu de l'incendie.

Les religieux prémontrés de l'ancienne observance s'établirent, en 1663, à Hohenbourg, qui fut alors converti en prieuré<sup>1</sup>. Ils commencèrent à rebâtir en 1684. L'église achevée en 1692 fut consacrée en 1696; et deux de ces religieux, le

<sup>1</sup> L'abbesse Herrade avait établi des prébendes pour deux religieux de cet ordre sur la montagne de Hohenbourg; et elle avait donné en 1178 à l'abbé Werner de Stibach la petite église de Saint-Gorgone, située entre le couvent et le village d'Ottenrott. Cette donation fut confirmée par Frédéric Barberousse, le 12 octobre 1179, par le pape Luce III le 22 jan-

P. Hugues Peltre et le P. Denys Albrecht, ont recueilli avec soin tous les anciens récits relatifs à la vie d'Odile, et ont écrit les biographies de la sainte que nous avons citées plusieurs fois dans le cours du récit qu'on vient de lire.

Nieder-Münster, dont l'évêque Erasme avait donné l'administration au grand chapitre de Strasbourg, en l'année 1558, ne présente plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Rosine de Stein, élue en 1514 et morte en 1534, en fut la dernière abbesse.

La révolution française influa également sur le sort de Hohenbourg : peu de jours après la suppression des vœux monastiques, décrétée par l'Assemblée nationale, le 13 février 1790, on fit évacuer le couvent de Sainte-Odile. Cependant le pèlerinage de la sainte patronne de l'Alsace a continué à être fréquenté. Presque tout ce qui

vier 1182, et par Henri, évêque de Strasbourg, le 20 janvier 1183.— La possession de Thallheim et Wolfisheim y était attachée. (V. *Anführungen*, etc.

D. Albrecht, p. 35, 44, 45 et 46.

pouvait nourrir ou exciter la piété avait disparu de l'antique enceinte d'Altitona ; mais le tombeau d'Odile y existait encore, et suffisait pour attirer un nombreux concours de fidèles de toutes les contrées environnantes.



## CHAPITRE XIV

Et on n'allume point une lampe  
pour la mettre sous un boisseau ;  
mais on la met sur un chandelier,  
afin qu'elle éclaire tous ceux qui  
sont dans la maison.

(*Saint Matthieu*, v, 15)

Ils suivent l'Agneau partout où  
il va : ils ont été rachetés d'entre les  
hommes pour être les prémices of-  
fertes à Dieu et à l'Agneau.

(*Apoc.*, xiv, 4.)

Le 7 juillet 1841, à neuf heures du matin, les ossements de sainte Odile, patronne de l'Alsace, retirés du tombeau dans lequel ils avaient reposé pendant une longue suite de siècles, devaient être exposés à la vénération des fidèles, sur l'autel même de la chapelle qui porte son nom.

Dès la veille du jour désigné pour la fête, la montagne de Hohenbourg présentait le spectacle

le plus animé. Les habitants de l'Alsace, de la Lorraine et du pays messin, y arrivaient en foule; et tout en la gravissant, on les voyait s'écarter de la route frayée, pour cueillir des fleurs et de la verdure destinées à embellir la vieille église de Sainte-Odile. De grands vases étaient préparés sur l'autel et sur la boiserie qui fait le tour de l'édifice, afin de recevoir la digitale, l'épilobe, le lierre et la fougère qu'apportaient successivement les voyageurs. On avait planté devant chacune des colonnes de la nef un beau sapin coupé dans la forêt voisine; des guirlandes de buis et de feuilles de chêne liaient les arbres entre eux, et entouraient leurs troncs de manière à leur donner l'apparence de colonnes torses. Une estrade très élevée et drapée avec élégance était disposée dans l'avant-chœur pour porter la châsse destinée à contenir les reliques de la sainte patronne du pays. Le tombeau et les autels d'Odile étaient richement décorés; on avait couronné de fleurs sa

statue. Dans la soirée, des milliers de pèlerins circulaient sur l'esplanade supérieure de Hohenbourg. Ils visitaient successivement les divers sanctuaires réunis au sommet de la montagne. Les curieux se portaient surtout dans la chapelle du Calvaire, où l'on voyait une châsse en bois précieux contenant des reliques d'Adalric, plusieurs peintures représentant les scènes principales de la passion, un grand tableau offrant réunies les généalogies des maisons d'Alsace, de Lorraine, de France, et d'Autriche, qui toutes tirent leur origine d'Adalric et de Berswinde, enfin un lit antique de forme royale et que la tradition dit avoir appartenu au roi Dagobert. L'une des salles de la maison conventuelle attirait également la foule. Là se trouvait la grande et belle châsse destinée à recevoir les ossements d'Odile; une autre châsse, contenant ces restes précieux et renfermée dans la première, portait de riches coussins sur lesquels était couchée la statue de notre

sainte, tenant en main le livre d'office, ayant la crosse abbatiale à ses côtés, et revêtue du costume sous lequel elle est représentée dans les anciens monuments.

Le 7 juillet, le son des cloches annonça, dès trois heures du matin, aux pèlerins impatients, que les portes de l'Eglise allaient être ouvertes, et que la première messe commençait.

L'édifice sacré est aussitôt rempli, la masse des fidèles s'élance dans le sanctuaire, au bout de peu de minutes il n'y a plus moyen de trouver place. — Bientôt les chapelles voisines, la grande cour du monastère, et la pelouse qui le précède, sont encombrées; mais un ordre admirable règne parmi cette multitude, composée d'individus d'âges, de sexes et de rangs différents; tous les visages expriment la foi, la piété et la plus fervente dévotion. Quatre-vingts prêtres venus de l'Alsace, de la Lorraine, du grand-duché de Bade, et même de la Hollande, rehaussent

par leur présence l'éclat de cette fête à la fois religieuse et nationale. — Les messes se succèdent sans interruption à plusieurs autels jusqu'après midi.

Le vénérable curé d'Oberehnheim, lieu de la naissance de sainte Odile, et délégué épiscopal, donne le signal du commencement de la cérémonie, à neuf heures du matin. La procession sort de l'église et se met en marche ; arrivé devant la châsse, le clergé entonne l'hymne d'usage ; six prêtres se chargent du précieux fardeau ; puis la procession fait le tour du plateau qui se trouve en face de l'église ; l'encens fume, le son des cloches se mêle à celui de la musique et des chants religieux. La châsse traverse majestueusement la foule qui s'écarte avec respect pour lui ouvrir un passage, toutes les figures s'animent, les mains se joignent, les têtes s'inclinent, et des larmes coulent des yeux de la plupart des assistants.

Après cette marche triomphale, la châsse est

momentanément déposée ; le président de la fête, vieillard plus qu'octogénaire, monte sur une chaire préparée à cet effet dans la cour du couvent, et fait en allemand l'éloquent panégyrique de la sainte ; puis la procession se remet en mouvement et entre dans l'église, au milieu des chants solennels du clergé ; — la châsse est placée sur l'estrade. — La grande messe commence. Pendant le Saint-Sacrifice, et durant les deux heures qui suivent sa célébration, des prêtres font baiser une relique à la multitude avide de témoigner ainsi de sa confiance en sainte Odile : il faut enfin, pour que tous puissent satisfaire à leur dévotion, que le clerc chargé de sa relique vienne se placer à la porte de l'église. Un salut solennel termine la cérémonie.

La châsse est restée exposée pendant l'octave de la fête ; et depuis lors le concours des fidèles n'a pas discontinué. On en a compté quinze cents le dimanche suivant ; des centaines de commu-

nions se font tous les jours à Hohenbourg, et jamais peut-être l'affluence des pèlerins n'y a été aussi nombreuse que dans l'année qui vient de s'écouler.

FIN



# APPENDICE

## I

### FÊTES QUI SE CÉLÉBRAIENT AUTREFOIS AU COUVENT DE SAINTE-ODILE <sup>1</sup>.

#### JANVIER

8. S. Erhard, évêque de Bavière.

19. Le B. Godefroid, confesseur de l'ordre de Saint-Norbert.

#### FÉVRIER.

2. *La Purification*. Nous devons observer que toutes les fêtes de la Vierge se célébraient à Hohenbourg, qui était placé sous la protection

<sup>1</sup> Anführungen der Wahlfarter, liv. v, P. Dionys. Albrecht, p. 3 et seq.

spéciale de Marie. Au jour de la Purification, le prévôt de Truttenhausen était tenu de chanter la grande messe à Hohenbourg, aux termes de la bulle de Luce III.

4. Saint Gilbert, abbé de l'ordre de Saint-Norbert.

17. Le B. Evermade, évêque, du même ordre.

#### MARS

3. Le B. Frédéric, abbé du même ordre.

19. Saint Joseph, patron des Prémontrés de l'ancienne observance.

25. L'Annonciation.

Une procession en l'honneur de la sainte Croix avait lieu après la grande messe du vendredi qui suit le dimanche de la Passion.

#### AVRIL

7. Le B. Hermann Joseph, confesseur de l'ordre de Saint-Norbert.

19. Saint Léon IX, pape et parent de sainte

Odile, lequel fit bâtir à deux reprises l'église de Hohenbourg.

## MAI

1. Saint Philippe et saint Jacques, apôtres. En ce jour les processions de Rosheim et Bischoffsheim venaient à Hohenbourg.

2. Translation de saint Norbert.

5. Invention de la sainte Croix.

L'Ascension. Les processions d'Ottenrott et Rosenweiller venaient en ce jour à Hohenbourg.

Le lundi après l'Ascension on célébrait la fête du B. Gerlach, confesseur de l'ordre de Saint-Norbert.

7. Saint Sigismond, martyr, roi de Bourgogne et parent de sainte Odile.

## JUIN

Les processions d'Oberehnheim à Boersch se rendaient à Hohenbourg au lundi de la Pentecôte.

24. Saint Jean-Baptiste. En ce jour le prévôt de Truttenhausen venait chanter la grande messe à Hohenbourg, aux termes de la bulle de Luce III.

29. Saint Pierre et saint Paul, apôtres, en l'honneur desquels la première chapelle de Hohenbourg a été bâtie.

#### JUILLET

2. Visitation de Notre-Dame.

9. L'arrivée de la Croix miraculeuse à Nieder-Münster. (V. note VII, plus loin).

Et la fête de saint Adrien et saint Jacques, martyrs, de l'ordre de Saint-Norbert.

11. Saint Norbert, fondateur de l'ordre des Prémontrés et parent de sainte Odile.

Sa fête se célébrait encore avec grande solennité le premier dimanche après le 11 juillet.

Même date. Saint Hidulphe, frère de saint Erhard et parrain de sainte Odile.

## AOUT

13. La B. Gertrude, vierge de l'ordre de Saint-Norbert et fille de sainte Élisabeth.
15. L'Assomption, avec une indulgence plénière.  
En ce jour le prévôt de Truttenhausen chantait la grande messe, aux termes de la bulle de Luce III.
25. Saint Louis, roi de France, parent de sainte Odile.
26. Jour auquel on arracha les yeux à l'évêque saint Léger, parent de sainte Odile.
28. Saint Augustin, évêque et Père de l'Eglise.
29. Décollation de saint Jean-Baptiste. Aux termes de la bulle de Luce III, le prévôt de Truttenhausen venait chanter en ce jour la grande messe à Hohenbourg.

## SEPTEMBRE

8. Nativité de la Sainte Vierge. — Déjà, du vivant de sainte Odile, l'abbé d'Ebersheim -

Münster venait chanter en ce jour la grande messe à Hohenbourg, à partir de l'année 1181; cette obligation passa à l'abbé de Stibach.

9. Saint Gorgone, martyr.

14. Exaltation de la sainte Croix.

16. Sainte Eugénie, deuxième abbesse de Hohenbourg et nièce de sainte Odile.

18. Sainte Richarde, impératrice, fondatrice du chapitre d'Andlau et parente de sainte Odile.

29. Saint Michel et tous les saints Anges. Le prévôt de Truttenhausen venait chanter la grande messe, aux termes de la bulle de Luce III.

#### OCTOBRE

2. Saint Léger, évêque et martyr, parent de sainte Odile, et saint Gérin, martyr, frère de saint Léger.

11. La Translation de saint Augustin.

20. Consécration par les anges de la chapelle de

Saint-Jean. L'abbé de Stibach chantait la grande messe, et le prévôt de Truttenhausen disait la première messe.

## NOVEMBRE

1. La Toussaint. Le prévôt de Truttenhausen chantait la grande messe
13. Fête de tous les saints de l'ordre des Prémontrés, avec indulgence plénière.
21. Présentation de la sainte Vierge.

## DÉCEMBRE

3. Sainte Attale, première abbesse de Saint-Étienne de Strasbourg, nièce de sainte Odile.
8. L'Immaculée-Conception.
13. *Sainte Odile*, avec indulgence plénière. Le prévôt de Truttenhausen disait en ce jour la première messe, l'abbé de Stibach chantait la grande messe.
25. Noël. Ce jour était aussi celui où se célébrait l'origine de l'ordre des Prémontrés. Le prévôt

de Truttenhausen disait la première messe.

Dans les temps anciens, un prêtre d'Ebersheim - Münster était tenu de célébrer la grande messe avec diacre et sous diacre.

On célébrait aussi jadis la fête d'Adalric, père de sainte Odile, et l'on chantait à cette occasion sept grandes messes ; mais le jour n'en est plus connu.

## 2° ACTES CONSTATANT L'AUTHENTICITÉ DES RELIQUES DE SAINTE ODILE <sup>1</sup>.

1. Le diplôme de l'empereur Louis I<sup>er</sup> de l'année 837.

2. La bulle de Luce III pour la fondation de Truttenhausen en date de l'année 1185.

3. Le diplôme du roi des Romains Guillaume I<sup>er</sup> qui renouvelle les privilèges de Hohenbourg, et dans lequel on lit les mots suivants :  
« Ad honorem omnipotentis Dei, gloriosæ Vir-

<sup>1</sup> *Anführungen der Wahlfarter*, liv. v, Dion. Albrecht, p. 95 et seq.

» ginis Mariæ matris suæ, quæ in ecclesia ves-  
» tra est patrona, et B. V. Odiliæ, cujus sacrum  
» corpus requiescit ibidem. » — An 1249.

4. Le diplôme de l'empereur Louis IV, de 1320.

5. Celui de Henri, roi des Romains, du 10 février 1341.

6. Celui de l'empereur Charles IV, en date du 8 mai 1354, lequel atteste qu'ayant fait ouvrir le tombeau d'Odile il y avait trouvé le corps entier de la sainte.

7. L'attestation de Jérôme Gebwiler, *scho-last. cathed. Argent.*, qui écrivit la vie de sainte Odile en 1521.

8. Celle de Jean Schuttenheimer, curé d'Ottenrott, et de saint Nabor, qui annota en 1597 l'œuvre de Gebwiler.

9. L'écrit adressé en 1632 par Paul d'Aldrigen, coadjuteur et vicaire-général de Strasbourg,

à l'archiduc évêque Léopold. — (V. Hugues Peltre, c. 18, p. 155.)

10. L'attestation de Pistorius, bourguemestre d'Oberchnheim, signée par la bourgeoisie de cette ville, et prouvant que le tombeau de sainte Odile n'a été violé ni par les Suédois ni par les soldats de Mansfeld. (en 1650.)

11. Celles d'Ernest et de Maximilien-Philippe, comtes de Manderscheid-Falkenstein, et du comte de Rockhem, lesquels ont fait décorer magnifiquement le tombeau de la sainte en 1696.

12. Celle de Pierre Creagh, archevêque de Dublin, primat d'Irlande (1696).

13. Celle de François Blouet de Chamilly, vicaire général de l'évêché de Strasbourg (1696).

14. Celle de la chambre de l'évêché de Strasbourg, adressée à l'évêque de Worms en 1699.

15. Enfin le procès-verbal rédigé en 1840, lors de l'ouverture du tombeau de sainte Odile,

en présence du clergé, des témoins et des médecins.

### 3° INTÉRIEUR DU TOMBEAU DE SAINTE ODILE

TEL QUE LE DÉCRIVENT LE P. HUGUES

PELTRE, c. 12, ET DENIS ALBRECHT

(ANFUHRUNGEN, etc., p. 99.)

Le cercueil contenant les restes de sainte Odile est fait d'un mastic susceptible de devenir aussi dur que la pierre. Ce cercueil a six pieds de long et trois de haut ; il est plus large du côté de la tête que de celui des pieds ; le couvercle est arrondi et a été fendu lors de l'ouverture faite par ordre de l'empereur Charles IV. — Le cercueil est posé à fleur de terre, et enfermé pour plus de sûreté dans de grosses dalles de pierre. L'extérieur du tombeau a été décoré par ordre des comtes de Manderscheid et Rockhem, et à leurs frais.

4<sup>o</sup> LISTE DES VILLES ET VILLAGES

DONT LE CLERGÉ ET LES HABITANTS VISITAIENT  
JADIS PROCESSIONNELLEMENT LE TOMBEAU  
DE SAINTE ODILE <sup>1</sup>.

Oberehnheim, Barr, Boersch, Roosnheim, Bischoffsheim, Ottenrott et Saint-Nabor, Rooszenweyller. — Berg-Biethen, Bolszenheim, Dachstein, Geispolsheim, Holzheim, Hüttenheim, Krautergersheim, Kogenheim, Meistersheim, Martzenheim, Molsheim, Mutzig, Niderehenheim, Uttenheim, Stotzheim, Wolfisheim.

## NOTE I

Adalric donna au couvent d'Ebersheim-Münster les biens, l'église et la dîme d'Obersultz et d'Egisheim, le bien supérieur de Sigolsheim avec l'église et la dîme, la moitié des droits à prélever depuis Mézeral jusqu'à Boswihr,—les biens compris entre la Fecht et le Mühlbach, des fermes à

<sup>1</sup> Anführungen, liv v, D. Albrecht, p. 448.

Orschwiller, Scherwiller, Kogenheim, Sermersheim, Hüttenheim, Uttenheim, Walff, Northausen, Hindisheim, Mieterscholz, Baldenheim, Artelsheim, Rathsamhausen, Grusenheim, Weisweiler en Brisgau, Artzenheim, etc. — Le duc déposa le titre de cette donation sur l'autel consacré à saint Maurice. Déodat avait reçu des reliques de ce saint par Ambroise, abbé de Saint-Maurice en Valais. Théodoric III, roi d'Austrasie, visita Ebersheim-Münster, et fut si touché de la piété des moines, qu'il fit don au couvent des villages voisins de Hiltzen, Bindern et Ehnweyer.

Sainte Odile avait une grande prédilection pour Ebersheim-Münster <sup>1</sup> ; après la fondation du couvent de Hohenbourg, elle en désigna l'abbé pour être directeur de ses religieuses, et fit des donations considérables à l'abbaye <sup>2</sup>, à condition

<sup>1</sup> Anführungen der Wahlfarter, l. v, Dionys. Albrecht, p. 33 et 34.

<sup>2</sup> Ces donations consistaient en terres, à Barr, Marsal, Wittewig, Illkir-

que les moines d'Ebersheim-Münster viendraient célébrer le service divin de Hohenbourg à certains jours de fête, et que l'abbé lui-même remplirait ce devoir à la Nativité de la Sainte Vierge. Déobald, abbé d'Ebersheim-Münster, était l'un des confidants les plus intimes de Charlemagne ; il fit avec ce prince le voyage de Saxe en 810. L'empereur Arnoulf plaça l'abbaye sous la protection des évêques de Strasbourg en 889. De 1607 à 1617 elle appartient à la congrégation des Bénédictins de Bursfeld, et à partir de cette dernière date elle fit partie de la congrégation séparée que l'évêque de Strasbourg érigea dans son diocèse.

## NOTE II

Voici ce qu'on lit au sujet de la donation d'Adalric, dans l'ouvrage de Dionysius Albrecht <sup>1</sup>.

chen, Cunenheim, Sermersheim, Gundolsheim, Berchholz, Regensheim, Burelsheim et Balthersheim. (Ibid.)

<sup>1</sup> *Anführungen der Wahlfarter auf den Heiligen Odilien Berg, etc.*, p. 23 et seq. — L'auteur cite en même temps tous les anciens écrits dans

« Le duc fit une riche donation au couvent de  
» Hohenbourg ; l'on peut s'en convaincre en par-  
» courant la liste des divers lieux dont il lui cé-  
» da la propriété. Ces lieux sont mentionnés :  
» dans l'acte de séparation des deux couvents de  
» Hohenbourg et Nieder-Münster, acte connu  
» sous le nom de testament de sainte Odile ; —  
» dans la bulle du saint pape Léon IX ; — dans  
» la lettre de confirmation de l'empereur Louis  
» I<sup>er</sup>, et dans la bulle de Luce III. »

*1<sup>o</sup> Lieux indiqués dans le testament de sainte  
Odile.*

Oberehnheim, Arlisheim avec ses dépendances,  
Heimersdorf, Brunstatt, Hirsung, Bnochheim,  
Gertwiller, Sermirsheim, Kagenheim, Blinswi-  
ler, Sultz, Saint-Nabor avec le ban, Ottenrott,  
Barr.

lesquels on trouve la preuve des faits qu'il avance, en particulier pour  
chacun des lieux désignés.

*2<sup>o</sup> Lieux indiqués dans la bulle de Léon IX,  
en 1050.*

Roszenheim, Dorlisheim, Avolsheim, Sachs-  
zelsheim, Flandensheim, Schaffersheim, Oberehn-  
heim, Neukirchen, Ingmarsheim, Niederehn-  
heim, Ergersheim <sup>1</sup>, Sigolsheim, Alege, Sunthus-  
zen, Archenheim, Schopffen, Gersheim, Berck-  
heim, Tullengen, Menolsheim, Urszheim et le  
bien de Saint-Nabor.

*3<sup>o</sup> Lieux indiqués dans la lettre de confirma-  
tion de l'empereur Louis I<sup>er</sup>.*

Ilfurt, Limmiszwiler, Caspach, Reningen,  
Cunenheim, Gundolt'sheim, Regsen, Rurelsz-  
heim.

*4<sup>o</sup> Lieux indiqués dans la bulle de Luce III,  
pour la fondation de Truttenhausen.*

Goekswiler, Niderehnheim, Heiligenstein.

<sup>1</sup> A la suite de ces deux derniers endroits le roi des Romains, Guillaume

Lorsque Oberehnheim et Roszenheim furent élevées par la suite au rang de villes libres, le couvent de Hohenbourg y perdit ses possessions, conserva simplement un manoir dans chacune des deux villes, et le droit de patronage sur Oberehnheim.

## NOTE III

## NOTICE SUR SAINTE ATTALE

Sainte Attale, fille d'Adalbert, duc d'Alsace et frère de sainte Odile, vécut saintement sous la direction de sa tante. Son père ayant fondé le chapitre de Saint-Etienne à Strasbourg, Attale fut appelée, du vivant de sainte Odile, à la direction des trente chanoinesses qui le composaient<sup>1</sup>.

Attale gouverna sagement le chapitre auquel

nomme Blodensheim comme devant être restitué à Hohenbourg (In Diplom. ejusd. quod citat D. Hugo, Episc. Ptolemaidis, Abbas Stivag. in Annalium Ord. Præm. t. II, litt. O, Verb. *Odilia*.)

<sup>1</sup> D. Schilter, Annot. 8, p. vi, p. 520. Apud J. Schilter ex Diplom. Regis Ludovici. Annot. 8. Guillimanus, De Episc. Argent., cap. 9. N. B. p. 63, c. 4, p. 47. Ex Actis Sanct. Ord. S. Benedicti, sæculo III, parte II, pag. 493. In Vita S. Odiliæ.

elle présidait, pendant une longue suite d'années, et mourut en odeur de sainteté. Le Seigneur, sa divine Mère et une nombreuse troupe d'anges apparurent au moment où elle rendait le dernier soupir <sup>1</sup> ; ses reliques ont été les instruments dont Dieu s'est servi pour faire un grand nombre d'éclatants miracles. Sa fête se célèbre le 3 décembre dans le diocèse de Strasbourg.

#### NOTICE SUR SAINTE EUGÉNIE

Sainte Eugénie, sœur de saint Attale, fut la deuxième abbesse du couvent de sainte Odile ; elle avait été la disciple chérie de sa tante, et mourut en odeur de sainteté en 735 ; on l'ensevelit dans la chapelle de Saint-Jean, appelée plus tard chapelle de Sainte-Odile. La fête de sainte Eugénie est célébrée le 16 septembre <sup>2</sup>. Le tombeau de sainte Eugénie resta intact jusqu'en l'an-

<sup>1</sup> Gebwiller apud Schuttenheimer, p. 102.

<sup>2</sup> V. P. Hugues Peltre, et *Anführungen der Wahlfarter*, et von Dionys. Albrecht, p. 135.

née 1622, époque à laquelle les soldats de Mansfeld le brisèrent. Les reliques recueillies par les députés du clergé et du magistrat d'Oberehnheim furent portées respectueusement dans cette ville, et processionnellement reportées au couvent de Sainte-Odile le 6 août 1624, par monseigneur Peetz, coadjuteur de Strasbourg; plus tard les Suédois les profanèrent et les jetèrent au vent. Cependant une partie des os de la sainte, conservée à l'église paroissiale d'Oberehnheim, fut enfermée dans une statue d'argent, et était autrefois exposée à la vénération publique le 16 septembre. L'église de Wilgotheim possédait aussi des reliques de sainte Eugénie, ainsi que l'indiquait l'inscription suivante gravée sur l'autel : « Ego Adamus Peetz, Episcopus Tripolitanus, consecravi altare hoc in honorem S. Mauritii; et reliquas S. Eugeniæ secundæ abbatissæ montis S. Odiliæ et SS. MM. Thebæorum imposui, die 23 mensis octobris anno 1622. »

## NOTICE SUR SAINTE GUNDELINDE

Sainte Gundelinde, troisième fille d'Adalbert et seconde abbesse de Nieder-Münster, mourut en odeur de sainteté après avoir saintement vécu.

Ses ossements, et ceux d'Eimhilde, qui lui succéda en qualité d'abbesse de Nieder-Münster, et qui y fut également révérencée comme sainte <sup>1</sup>, étaient exposés aux deux côtés du maître autel dans des châsses d'argent. Lors de l'incendie du couvent, en 1592, les reliques ont été portées à Saint-Nabor, par le R. Schuttenheimer, curé de ce lieu. Le R. Elie Heimans en transféra une partie à Sainte-Marie-des-Ermites en Suisse, en 1596. La portion de ces restes précieux que l'on avait laissée à Saint-Nabor se perdit dans la guerre de trente ans <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Schuttenheimer in annot. ad Vitam S. Odiliæ

<sup>2</sup> Dionys. Albrecht, op. cit., p. 186.

## NOTE IV

Roswinde, sœur de notre sainte, vécut saintement à Hohenbourg sous la direction d'Odile; elle avait renoncé au monde dès avant que le monastère eût été érigé. — Ses restes ont été ensevelis dans la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul. — Le nom de sainte Roswinde se trouve dans une ancienne litanie qui était chantée jadis dans tout l'évêché de Strasbourg <sup>1</sup>.

## • NOTE V

Remigius, voulant doter le couvent d'Eschau de reliques, entreprit à cet effet le pèlerinage de Rome. Le pape Adrien I lui donna les corps de sainte Sophie, et de ses filles Fides, Spes et Caritas, qui toutes quatre avaient subi le martyre au temps de l'empereur Adrien. — Remigius déposa solennellement ces restes précieux dans

<sup>1</sup> Ibid. p. 474, et P. Hugues Peltre, et Rugrus in *Antiq. Vosagi*, l. iv, ch. 415.

l'église du monastère, le 10 mai 777. — Peu de temps après, le chapitre de Schoenenwerd, situé entre Arau et Olten en Suisse, se soumit au couvent d'Eschau <sup>1</sup>. Remigius fit son testament le 15 mars 778, et institua l'église héritière de sa fortune. L'acte est signé par Gislebert, évêque de Tournay et de Noyon; par Willibald d'Eichstädt, Weomald de Trèves, Walderich de Passau, Waldebert de Bâle, et en outre par 42 témoins des deux sexes <sup>2</sup>. Remigius mourut le 20 mars 783. Le 18 mai suivant, ses restes furent transportés à Eschau, et ensevelis dans le tombeau qu'il s'était fait construire à l'avance. Il est compté au nombre des saints patrons d'Alsace dans le ménologe de Bucelin; mais Papebroch lui conteste cette qualité, parce qu'elle ne lui est accordée ni par les martyrologes, ni par les anciens écrivains alsaciens <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Grandidier, p. 305 et seq.

<sup>2</sup> Ibid., p. 309.

<sup>3</sup> Act. Sanct., t. IV, Mai, p. 135.

Quoi qu'il en soit , l'abbaye de Münster a célébré sa fête jusqu'à l'époque de la suppression des couvents.

## NOTE VI

Mabillon <sup>1</sup>, entraîné peut-être par son attachement pour l'ordre dont il était membre, soutient que sainte Odile avait adopté la règle de saint Benoît ; il cite, à l'appui de son affirmation, la chronique de Senones, écrite au XIII<sup>e</sup> siècle. — Baillet, Belhomme et les frères Saint-Marthe partagent cette opinion ; mais elle a été victorieusement réfutée par Laguille <sup>2</sup>, Hugues de Stibach <sup>3</sup>, Albrecht <sup>4</sup>, et Grandidier <sup>5</sup>. Les diplômes de Louis-le-Débonnaire de l'année 837, et de Henri II de 1017, ne disent pas un mot de la règle de saint Benoît, et nomment simplement

<sup>1</sup> *Observ. prælim.* in *Vit. S. Odil.*, n. 5.

<sup>2</sup> *Hist d'Alsace*, p. I, l. 8, p. 84.

<sup>3</sup> *Annal. Præmonst. Ord. t. I*, p. 444-428.

<sup>4</sup> *History von Hohenbourg*, p. 223.

<sup>5</sup> *Hist. de l'Égl. de Strasb. t. I*, p. 334.

les dames des deux couvents de Hohenbourg et Nieder-Münster « *Ancillæ Dei inibi Deo famulantes.* » Le pape saint Léon, dans sa bulle de l'an 1050, les appelle à la vérité « *Sanctimoniales.* » Mais cette dénomination s'appliquait, dès le ix<sup>e</sup> siècle, aux chanoinesses aussi bien qu'aux autres religieuses; car on lit dans le 23<sup>e</sup> canon du concile de Châlons-sur-Saône, tenu en 813: « *Libuit namque sacro huic conventui quasdam*  
» *admonitiunculas breviter eis sanctimonialibus*  
» *scribere quæ se canonicas vocant.* » — D'ailleurs toutes les bulles, les diplômes impériaux, le vieux nécrologe de Stibach et les bréviaires de Strasbourg s'accordent à ne point désigner les religieuses de Hohenbourg sous le nom de bénédictines, mais leur donnent celui de chanoinesses<sup>1</sup>; et lorsque le couvent fut réformé par l'abbesse Relinde, aux temps de Frédéric Barberousse, elle y introduisit « l'ordre le plus sévère, d'après

<sup>1</sup> *Anführungen*, l. v, D. Albrecht, p. 286 et seq.

la règle de saint Augustin <sup>1</sup> » : donc celle de saint Benoît n'y avait jamais été en vigueur; autrement cette abbesse, qui elle-même était bénédictine, et venait du couvent de Bergen en Bavière, eût été obligée de l'y faire reflourir, aux termes du concile de Reims tenu vers cette époque.

La preuve résultant des longs cheveux et du costume est également sans réplique. L'abbesse Herrade, qui écrivait en 1180, dit que les religieuses de Hohenbourg portaient l'habit blanc, « *albens quasi lilium* <sup>2</sup> » ; donc elles n'étaient point bénédictines.

Il est fort à présumer que les constitutions de Hohenbourg furent adoptées par les chanoinesses de Saint-Etienne de Strasbourg et d'Eschau; car leurs chapitres ont été fondés, le premier par Adalbert, frère d'Odile, le deuxième par l'é-

<sup>1</sup> Bulle de Luce III de l'an 1185.

*Hortus Deliciarum. Rythmo 4.*

vêque Remigius; et les deux saintes abesses nièces d'Odile avaient été toutes deux formées à la vie religieuse à Hohenbourg.

Toutefois l'on ne doit point conclure de ce qui précède que les compagnes d'Odile fussent des chanoinesses séculières telles que le furent par la suite celles de Remiremont en Lorraine, et celles d'Andlau, fondées par l'impératrice sainte Richarde. Les dames de Hohenbourg étaient de vraies religieuses, qui renonçaient au monde et formaient une communauté sous la direction d'une abbesse. On les nommait chanoinesses, simplement pour les distinguer des nonnes soumises à la règle de saint Benoît. Le genre de vie des chanoinesses était moins sévère, à la vérité; mais cette rigidité moindre constituait la seule différence qui existât entre les deux ordres.

## NOTE VII.

*Sur la miraculeuse Croix de Nieder-Münster.*

Fortuné, évêque de Jérusalem, envoya en l'an 799, à Charlemagne, une cassette d'argent contenant de précieuses reliques, parmi lesquelles se trouvait du bois de la vraie Croix, une partie des vêtements de la très sainte Vierge, un bras de sainte Basilide et un de sainte Denise <sup>1</sup>. Ces reliques devinrent la propriété de Hugues de Bourgogne, disent les chroniqueurs <sup>2</sup>, à la suite d'un enchaînement de circonstances merveilleuses.

Hugues était en haute faveur auprès de Charlemagne; les courtisans, jaloux de la préférence que lui accordait l'empereur, jurèrent de le perdre, et réussirent à le faire passer pour

<sup>1</sup> Gebwiller Scho'asticus. Cath. Arg. apud Schuttenheimer in Vita S. Odiliae. P. Lyre. S. J. — D. Lud. Hugo, Episc. Ptolem. Abbas Stivag., t. II, Annal. Ord. Præm., verb. *Odilia*.

<sup>2</sup> Il y a erreur ici : le Hugues dont il est question était comte d'Alsace. (V. Gérard de Roussillno el ez Luc d'Achery, t. II, p. 498.)

traître et rebelle. Hugues fut emprisonné, jugé et condamné à mort. Le jour et l'heure de son supplice étaient fixés; mais, au moment où sa tête allait être abattue, le bras du bourreau, paralysé et retenu par une force irrésistible, se trouva incapable de lever l'instrument meurtrier. — La même chose arriva à plusieurs autres exécuteurs qui furent successivement appelés. Enfin Charlemagne lui-même, disent les chroniqueurs, saisit sa redoutable épée, et à l'instant son bras aussi resta immobile et comme privé de vie. Reconnaisant alors l'injustice de l'accusation, l'empereur implora humblement le pardon de son vassal, et, après avoir dû à la prière de Hugues la guérison de son bras, il le fit reconduire triomphalement à sa cour, et lui promit avec serment de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Hugues demanda la cassette de Fortuné avec les reliques qu'elle renfermait. L'ayant obtenue et se jugeant indigne de garder un

semblable trésor, il fit monter les reliques dans une croix magnifique enrichie d'or et de pierres fines, y joignit deux volumes précieux, chargea un chameau de ces trois objets, et ordonna aux cinq chevaliers les plus pieux de sa cour de suivre partout l'animal, de ne gêner en rien ses mouvements, mais de les observer avec grand soin, afin que l'on sût quel était le lieu où il plairait à Dieu que la croix fût vénérée à l'avenir.

Le chameau se dirigea vers l'Alsace, marchant nuit et jour, s'arrêta un moment à Saint-Nabor, et commença ensuite à gravir le mont de Sainte-Odile. Arrivé à la porte du couvent de Nieder-Münster, il y frappa du pied pour désigner qu'il voulait entrer. Alors le clergé du lieu et toutes les religieuses s'étant réunis, le chameau s'agenouilla et se laissa paisiblement prendre sa précieuse charge. La croix fut pompeusement portée dans l'église; c'était le 9 du

mois de juillet. Depuis lors, ce jour a été solennellement fêté dans le couvent de Nieder-Münster, jusqu'à l'époque de la destruction du monastère; et la vénération des Alsaciens pour la merveilleuse croix a reçu une sanction divine par un nombre infini d'éclatants miracles <sup>1</sup>.

Les cinq pieux chevaliers passèrent le reste de leur vie dans l'ermitage de Saint-Jacques, situé à un quart de lieue au-dessus du couvent, et dont on voit encore les derniers débris. La croix était en bois de chêne, épaisse de deux doigts, haute de neuf pieds et demi, et couverte de bas-reliefs de vermeil, représentant l'histoire de la vie et de la passion de Notre-Seigneur.

Lors de l'incendie de Nieder-Münster arrivé en 1542, l'évêque de Strasbourg fit porter la croix au monastère de Sainte-Odile, qui devint également la proie des flammes. Quelques années plus tard, 1580, elle fut confiée à la garde des

<sup>1</sup> Anführungen der Wahlfarter, et von D. Albrecht, p. 49, 50 et 51.

Pères de la Compagnie de Jésus, qui venaient de s'établir à Molsheim en Alsace. Ces Pères bâtirent en 1610 la magnifique cathédrale de Molsheim et y déposèrent la croix.

## NOTE VIII.

*Testament de sainte Odile.*

Le testament de sainte Odile, dont nous avons parlé dans le courant de cet ouvrage, se trouve tout au long dans Grandidier, *Histoire de l'Église de Strasbourg*, t. I, pièces justificatives, n° 25. — Il ne faut pas le confondre avec le testament supposé de la sainte qui est dans le même ouvrage, sous le n° 26. Le lecteur pourra facilement se procurer cette pièce, que nous croyons inutile de citer ici dans son entier.

## NOTE IX.

*Sur le Hortus Deliciarum de Herrade de Landsberg.*

Ce précieux ouvrage est conservé à la biblio-

thèque de la ville de Strasbourg; le manuscrit est entièrement de la main de Herrade, il se compose de 324 feuilles de parchemin; — il est intéressant surtout en ce qu'il peut faire apprécier l'état des sciences, des lettres, des mœurs, des usages publics et privés au XII<sup>e</sup> siècle.

L'œuvre se compose d'une collection systématique d'extraits tirés de l'histoire ecclésiastique et des Pères, mêlés à des réflexions et des observations sur l'astronomie, la géographie, la philosophie, l'histoire et la mythologie, amenées naturellement par le sujet que l'auteur traite. A ces extraits sont annexées les poésies de Herrade, accompagnées de naïves et gracieuses miniatures.

L'œuvre est dédiée par l'illustre abbesse à ses filles spirituelles, et elle leur explique, dans une préface écrite en prose, le but dans lequel elle l'a entreprise. « J'ai écrit ce livre, leur dit-elle; et, semblable à une abeille, j'ai réuni le suc de

plusieurs écrits sacrés et philosophiques, pour en former un rayon de miel destiné à vous réjouir en vous portant à honorer Notre-Seigneur et l'Église. Cherchez-y donc une agréable nourriture pour l'âme, désaltérez-y votre esprit fatigué, afin d'être toujours occupées de votre céleste fiancé, etc., etc. »

Herrade entre alors en matière. Après avoir parlé de Dieu, de ses attributs, des anges et de leur chute, elle arrive à la création de l'homme, l'examine avant et après le péché, et passe en revue tout l'Ancien-Testament, dans ses rapports avec le Nouveau, avec l'histoire de l'humanité entière, avec le développement des arts, des sciences et de la philosophie.

Elle en vient ensuite au mystère de la rédemption, auquel elle joint la généalogie de Notre-Seigneur, tracée sur un arbre mystérieux planté par la Divinité ; elle s'étend sur l'histoire de la vie, des miracles, des discours et des paraboles

du Christ. — Suivent alors de nombreux extraits des *Actes des Apôtres*, auxquels sont annexées de très curieuses peintures.

L'histoire des empereurs romains s'unit naturellement à celle du développement de l'Église chrétienne; et d'ingénieuses miniatures représentent allégoriquement les vertus des disciples fidèles du Christ, la laideur du vice, les vanités et les tentations du monde, les assauts de l'enfer, et les moyens qu'on leur doit opposer.

Enfin Herrade représente encore, dans une série de considérations et de peintures, les dignités, les droits et les obligations de l'état ecclésiastique.

L'œuvre de l'abbesse de Hohenbourg est le produit d'un esprit sérieux et d'un long travail; elle indique avec grand soin les sources nombreuses et authentiques dans lesquelles elle a puisé ses matériaux.

Herrade a laissé également une liste de tous

les papes, depuis saint Pierre jusqu'à Clément III, et plusieurs ouvrages astronomiques, lesquels doivent se trouver à la bibliothèque de Strasbourg.

FIN



# ADDITION DES ÉDITEURS

---

## LE MONT SAINTE-ODILE

RÉSUMÉ HISTORIQUE, PAR M. P. P. S.

---

Je rétablirai ce qui était tombé  
AMOR

A quelques lieues de Strasbourg se dresse , fière et majestueuse, une haute montagne que l'œil le moins observateur distingue aisément de loin à sa forme peu ordinaire et hardie. Douze siècles tantôt ont passé là, sur ce sommet élevé de la chaîne des Vosges, depuis le jour où une pieuse et noble vierge de l'Alsace en fit une demeure sainte et consacrée au Seigneur.

Odile, tel était le nom de l'enfant de bénédiction qui illustra cette montagne, mérita de l'amour reconnaissant des hommes que le lieu où brilla sa vertu devînt un célèbre pèlerinage et fût appelé de son nom *Montagne de Sainte-Odile*.

C'est là qu'à partir du septième siècle la piété de nos pères aimait à se nourrir, à l'endroit même où avait vécu sainte Odile, et se plaisait à y méditer ses vertus. Malheureusement, dans la longue suite des siècles, le mont Sainte-Odile eut tour à tour beaucoup à souffrir du ravage des temps et de la froideur des âmes. Les vieilles générations sont aujourd'hui dans la tombe, et l'auréole de gloire dont elles entouraient leur sainte patronne n'est plus, comme autrefois, belle et radieuse au vieux sommet de la montagne. Le pieux pèlerin ne montre plus le même empressement à venir poser son genou fatigué sur la dalle sainte du mont solitaire; moins souvent il va voir la bonne vierge qui à son âme veut

parler; c'est que la chapelle douze fois séculaire est aujourd'hui froide et déserte, sans prêtres et sans sacrifice. L'église n'y fait plus entendre sa voix, et la voûte muette du sanctuaire ne redit plus les accents joyeux des fêtes; seul le froid écho du désert semble encore écouter la voix qui murmure une prière. Cependant les générations nouvelles n'ont pas tout perdu de l'antique ferveur des aïeux, et le pèlerinage consacré par la piété traditionnelle des âges est encore cher à tout bon fidèle qui aime à s'en aller par l'étroit sentier de la montagne, déposer aux pieds de ses saints les lourdes peines de la vie.

Le lecteur chrétien apprendra donc avec joie que l'un des plus anciens et des plus célèbres pèlerinages, l'illustre mont Sainte-Odile, va retrouver quelque chose de ses gloires passées, de ses antiques splendeurs. C'est un événement d'une haute importance; on en jugera par la petite notice historique suivante :

Vers l'an 672, alors que la vaillante épée de Dagobert était sans force et sans gloire entre les mains débiles de ses faibles successeurs, vivait à la cour du roi des Francs un jeune et noble seigneur nommé Adalric ou Etichon, de l'illustre sang royal de Bourgogne. Devenu duc d'Alsace, Adalric établit sa résidence à Obernai, petite ville au pied de la montagne d'Altitona, à quelques lieues de Strasbourg. Or, Altitona ou Hohenbourg était un vieux fort romain qui couronnait le sommet de la montagne. Le noble duc le fit convertir en castel, et plus tard le donna à sa fille, qui l'érigea en monastère dont elle devint la première abbesse.

La première enfance d'Odile avait été douloureuse. Disgraciée dès le jour même de sa naissance, pour être venue au monde aveugle et difforme, elle vécut d'abord ignorée des hommes et maudite de son père, dans un couvent de religieuses à Baume, non loin de Besançon. C'est là

que la pauvre exilée, tout entière à son Dieu, faisait l'apprentissage de toutes les vertus. Aussi le Seigneur, qui la destinait à de grandes choses, jeta sur elle des yeux d'amoureuse miséricorde et lui rendit la vue par un miracle public et solennel. Dès lors l'enfant miraculeuse ne tarda plus à être réconciliée avec son père, dont la haine profonde et cruelle fit bientôt place à l'amour le plus tendre et le plus généreux pour sa fille.

La pieuse héritière de Hohenbourg eut alors hâte de se mettre à l'œuvre sous l'œil du Père céleste, et à peine quelques années se sont écoulées que déjà des anciennes constructions du castel il ne reste plus ni traces ni vestiges. Un vaste couvent à côté d'une église richement décorée, voilà la gloire nouvelle d'Altitona, dont les reflets bénis passeront aux âges futurs.

La fille d'Adalric y reçoit aussitôt de nombreuses compagnes, qu'elle édifie par la sainteté de ses exemples et l'éclat même de ses miracles.

Longtemps elle les dirige avec zèle et intelligence, tout occupée à se sanctifier avec elles. Enfin, pleine d'années et de mérites, elle dit un dernier adieu à ses filles désolées et s'envole doucement vers une meilleure patrie. Le monastère en deuil, mais riche des bénédictions de la sainte fondatrice, continue à prospérer en paix pendant plus de trois cents ans, sans rien perdre de la primitive ferveur. Mais alors s'ouvrit l'ère des tribulations sans nombre qui jusqu'à ce jour se sont acharnées sur l'héritage de sainte Odile.

Un premier malheur arriva l'an 1045, et il en résulta la destruction totale de l'église. Peu d'années après, lorsqu'elle se relevait à peine de ses ruines, survint l'invasion des Hongrois en Alsace. Ceux-ci renversèrent de fond en comble ce qui restait du couvent, ainsi que l'église nouvelle, fraîchement rebâtie. Alors un personnage illustre et vénéré, le pape Léon IX, natif d'Eguisheim et parent de sainte Odile, fit, à ses frais,

reconstruire l'église, et la consacra lui-même lors de son passage en Alsace.

Peu à peu un grand relâchement vint s'introduire à la Hohenbourg, qui tous les jours voyait considérablement décroître le nombre des enfants de sainte Odile. Mais, grâce aux soins de l'empereur Frédéric-Barberousse, l'ancienne régularité ne tarda pas à être rétablie ; et même une ferveur toute nouvelle allait s'emparer des âmes, quand tout à coup, en 1199, tous les bâtiments du monastère devinrent encore la proie des flammes. Le même accident se renouvela en 1243 et en 1304 ; trois fois par conséquent, dans le court espace d'un siècle, on vit disparaître les restes précieux du patrimoine de sainte Odile. Cependant la mesure des maux n'était pas encore comblée. En 1474, le cruel fléau de la guerre vient s'ajouter à tous les anciens malheurs, le monastère est pillé et pour la sixième fois réduit en cendres. Toutefois les bonnes religieuses, à

l'exemple de leurs devancières, sont fortes et patientes. A chaque épreuve que le Ciel leur envoie, elles savent ployer sous l'orage, et, le calme revenu, vont retrouver avec amour les ruines éparées de leur demeure détruite, comme la colombe fugitive qui se plaît à revenir au toit chéri où naguère était abrité son duvet.

Ce ne fut qu'en 1546, après qu'un embrasement général eut tout consumé, que les religieuses abandonnèrent aux horreurs du désert le lieu saint qu'un long voile de deuil allait dérober à la pieuse vénération des fidèles. Mais Dieu ne permit point que le sol béni où avait prié sainte Odile restât longtemps semblable à une terre commune et profane. Jean de Manderscheids, évêque de Strasbourg, craignant que les biens restant de l'abbaye ne tombassent entre les mains des novateurs, obtint du Saint-Siège qu'ils fussent réunis à la mense épiscopale, en échange d'une pension payée annuellement aux religieu-

ses. C'est ainsi qu'une aurore nouvelle vint poindre à l'horizon, et faire rentrer l'espérance dans les âmes. En 1605, le monastère fut rebâti par les soins du cardinal Charles de Lorraine, évêque de Strasbourg; mais bientôt les troupes luthériennes du comte de Mansfeld vinrent tout ruiner, et les soixantes années de guerres presque continuelles qui suivirent permettaient à peine à la Hohenbourg de guérir ses plaies. Enfin, au moment où revenaient les douces joies de la paix, l'église et le couvent furent encore une fois dévorés par le feu; seules les deux anciennes chapelles furent épargnées, comme pour servir de point d'intersection entre le passé du mont Sainte-Odile et son pesant avenir encore caché sous l'horizon.

A présent nous touchons aux temps modernes. L'église actuellement existante au sommet vénéré de la vieille montagne remonte à l'année 1684; c'est l'œuvre du produit d'une riche col-

lecte, l'œuvre de nos pères. Elle est belle et solide; huit fortes colonnes toscanes servent d'appuis à ses trois voûtes. A côté du chœur se trouvent les deux anciennes chapelles de la Croix et de Sainte-Odile; puis, tout auprès et attenant à l'église, s'élève l'ancienne demeure des religieuses, régulièrement bâtie et bien distribuée. Jusqu'à l'époque de la grande révolution on y vécut pieusement et en paix; mais quand l'assemblée nationale eut décrété la suppression des vœux monastiques, les conventuelles en furent expulsées de force, et la soi-disant nation, faisant main basse sur le saint asile et le sanctuaire, les vendit comme bien national.

A partir de ces temps de douleur et de honte, les destinées du rocher solitaire de Sainte-Odile sont tristes et navrantes. Voilà soixante ans bien accomplis que le pieux monument a le sort vulgaire d'appartenir au plus offrant, depuis qu'il est devenu la proie légale de je ne sais com-

bien de propriétaires, souvent, hélas ! afin de servir de champ d'exploitation à la prudence humaine, au grand scandale du monde et au détriment de la religion.

Il est donc vrai qu'il sera beau le jour où le mont Sainte-Odile retournera à ses anciens maîtres, à ses premiers possesseurs, à la religion. L'évènement réjouira tout cœur chrétien, et notamment le cœur de tout Alsacien, si justement fier de son illustre patronne. Eh bien ! ce jour heureux n'est pas loin, nous le disons avec bonheur : déjà le pieux édifice consacré par les siècles est de nouveau acquis à l'Eglise, et va être rendu à la piété des fidèles, grâce à la franche et noble initiative de quelques zélés catholiques, dont Dieu sait les noms et que la longue mémoire des hommes bénira.

Naguères dans la ville de Colmar a germé la pensée pieuse et sainte d'une œuvre agréable à Dieu, utile à la religion et glorieuse à la patrie :

c'est la pensée de mettre enfin un terme aux longues vicissitudes du mont Sainte-Odile, en le faisant rentrer sous la houlette pastorale de Mgr l'évêque de Strasbourg, comme propriété de son diocèse. Mais comment s'y prendre pour une acquisition aussi importante? comment surmonter les difficultés pécuniaires? Qui fournira les fonds? Autant de questions graves et sérieuses. Cependant qui ne sait combien l'âme confiante en Dieu est ingénieuse et prompte à franchir tous les obstacles? Bientôt la solution du grand problème non seulement paraît aisée et facile : mais, chose étonnante! ce qui de prime abord semblait faire le nœud d'une difficulté est à présent de nature à être convoité comme la participation à un privilège. En effet la pensée pieuse et confiante prend corps; un comité se constitue, délibère, décide, et fait les démarches nécessaires pour l'acquisition du mont Sainte-Odile, qu'il achète quarante mille francs.

La première partie de la tâche est accomplie. Le reste se fera par le concours obligeant et charitable des âmes chrétiennes, à qui sera fait un appel pour la contribution minime de deux sous par tête. Le comité, levant le doigt vers le mont Sainte-Odile, leur dira : — Voyez là-haut ces vieilles pierres noircies par le temps : vos pères les ont fait poser les unes sur les autres, afin qu'elles forment une demeure sainte, consacrée au Seigneur et dédiée à votre sainte patronne. Un jour le Ciel a voulu nous châtier, l'ouvrage de nos pères nous fut alors ravi et passa en des mains profanes. Mais voici le retour d'un temps meilleur, on vient vous offrir le tombeau de la sainte que votre cœur chérit; sous peu vous pourrez y entendre de nouveau les saints cantiques de la religion, et pour prix de cet inestimable bien vous ne donnerez que dix centimes.

Certes, cette voix sera entendue, et avec bonheur on s'associera à cette œuvre de restaura-

tion religieuse et de filial dévouement. Alors le pieux pèlerin retournera avec joie auprès de la bonne vierge de la montagne, afin de se mêler aux magnifiques concerts de louanges dont les accents prolongés retentiront dans le ciel.

P. P. S.

---

## LA ROCHE DE SAINTE-ODILE



On lit dans les *Traditions populaires du Rhin*, publiées à Heidelberg, par M. le conseiller aulique Schreiber et quelques autres, que, lorsque le duc Adalric voulut contraindre sainte Odile à prendre un époux, la jeune vierge, pensant à son vœu et ne sachant d'autre refuge que la fuite, se dépouilla de ses riches vêtements, prit un habit misérable, et arriva aux bords du Rhin sans être reconnue. — C'est ce qu'on a lu dans son histoire. — Une nacelle la passa heureusement à l'autre rivage.

Sa fuite ayant été découverte, le duc envoya partout ses gens à sa recherche, monta lui-même

à cheval, et prit par hasard le même chemin qu'Odile.

Le batelier qui avait passé la sainte la dépeignait si bien à son père, qu'il se réjouit d'avoir trouvé sa trace, se fit passer avec toute sa suite, et s'élança sur les pas de sa fille.

Odile était déjà arrivée à mi-côte de la montagne, qui en cet endroit domine le Rhin. Fatiguée d'une route si peu accoutumée, elle s'assied sur une roche, lève les yeux au ciel, et joint ses mains pour prier. Un moment après, elle entend du bruit, et voit venir à elle une troupe de cavaliers parmi lesquels elle reconnaît son père. Effrayée, tremblante, éperdue, elle étend les mains vers le ciel, d'où elle attend sa délivrance. La roche s'ouvre aussitôt ; la sainte y entre, et l'ouverture se referme.

Alors elle entend le trot des chevaux, et la voix de son père, qui l'appelle par son nom.

— Mon père ! répond Odile.

Et Adalric est surpris d'entendre la voix de sa fille sortir d'une roche solide et dure.

— Odile ! crie-t-il encore.

Et il est saisi d'un frissonnement en entendant pour la seconde fois la voix de sa fille percer le rocher, et lui dire :

— Vous persécutez celui qui me protège.

Elle lui rappelle son vœu. Il comprend la volonté de Dieu ; il jure de s'y soumettre, de respecter l'auguste engagement de sa fille, et de lui bâtir un couvent à Hohenbourg

La roche se rouvre aussitôt ; Odile reparaît, et se jette dans les bras de son père, qui tint sa parole.

Jusqu'à ce jour la roche est restée ouverte ; et dans la grotte qui avait protégé Odile coule une source qui guérit les maladies des yeux. — On y va en pèlerinage.

FIN



## TABLE DES MATIÈRES



# TABLE DES MATIÈRES

---

Chapitre premier . . . . .	4
Chapitre II . . . . .	15
Chapitre III. . . . .	23
Chapitre IV . . . . .	35
Chapitre V . . . . .	47
Chapitre VI . . . . .	55
Chapitre VII . . . . .	65
Chapitre VIII. . . . .	77
Chapitre IX . . . . .	87
Chapitre X . . . . .	99
Chapitre XI . . . . .	115
Chapitre XII . . . . .	128
Chapitre XIII. . . . .	137
Chapitre XIV. . . . .	149
Appendice . . . . .	157

## ADDITION DES ÉDITEURS

Le Mont Sainte-Odile . . . . .	193
La Roche de Sainte-Odile . . . . .	207


---



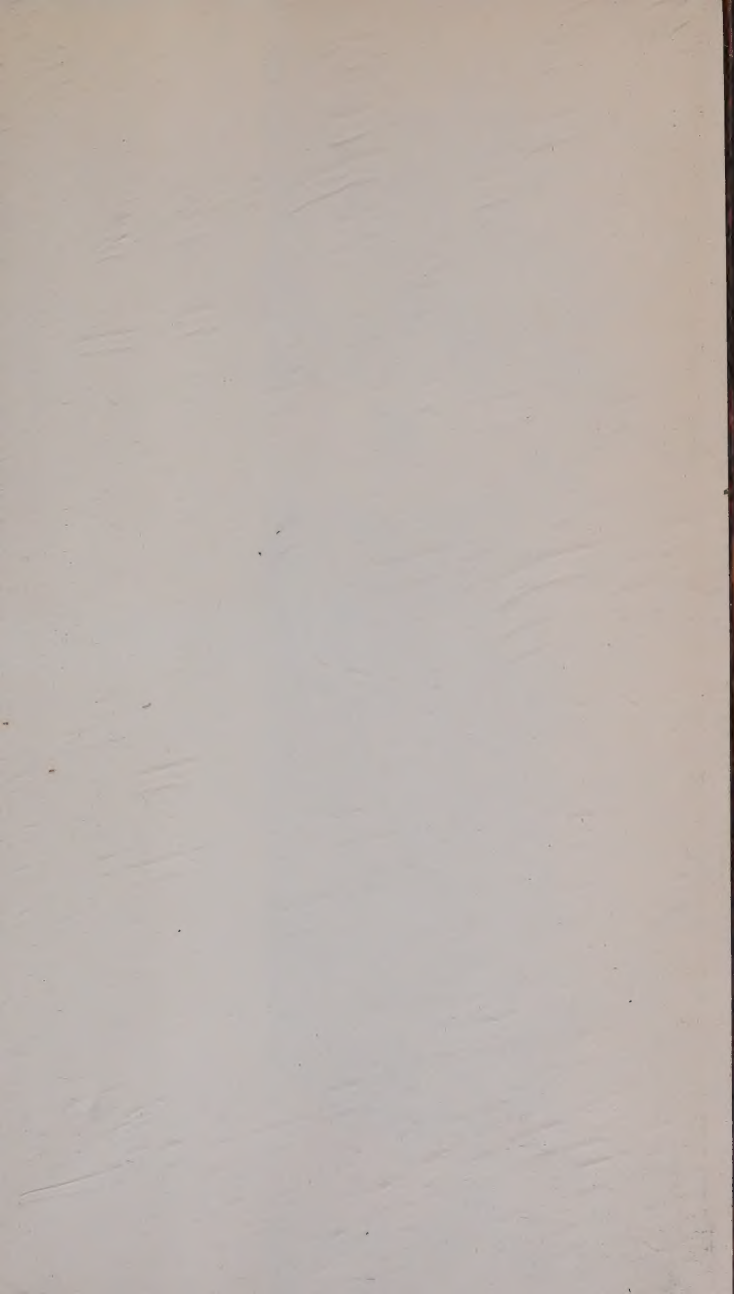


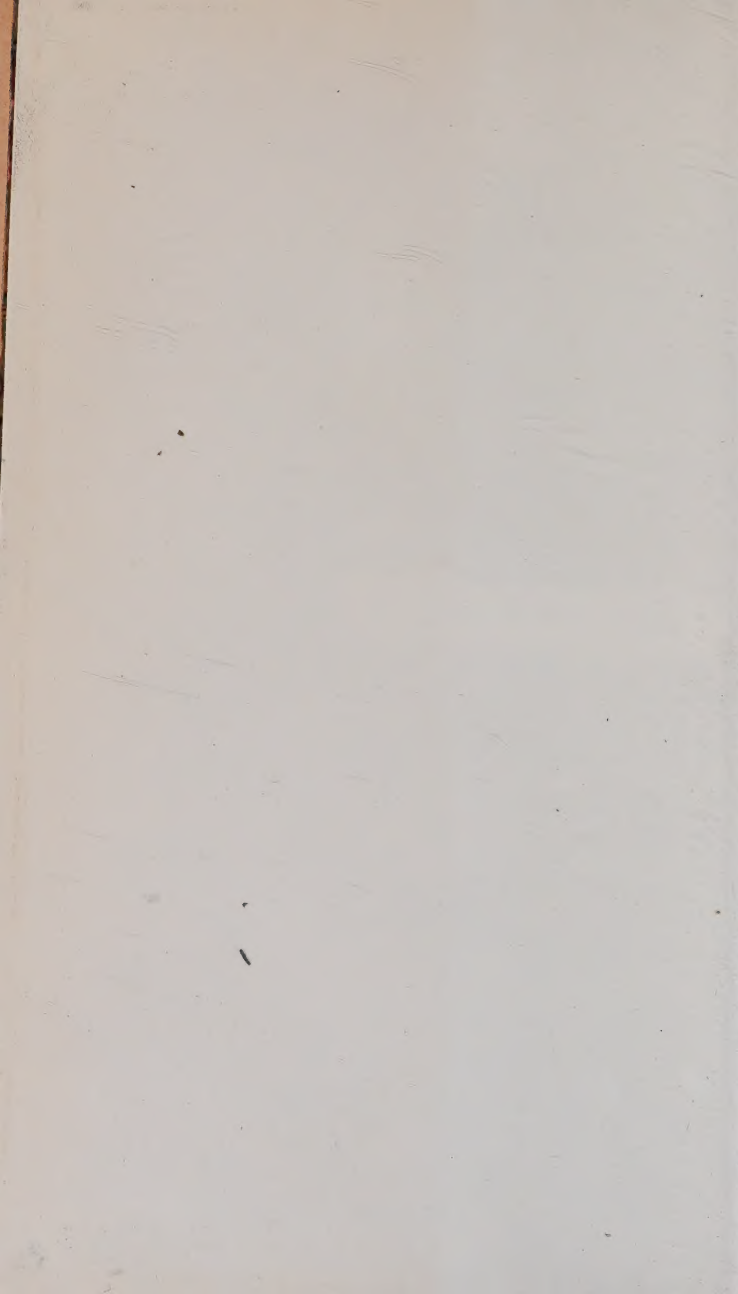




The image shows the front cover of a book. The cover is decorated with a marbled paper pattern. The pattern consists of irregular, rounded shapes in various shades of teal and blue, separated by a network of dark red or maroon lines. The overall effect is a dense, organic, and somewhat abstract design. A small, white, rectangular label is affixed to the lower right portion of the cover. The label contains a black printed number.

3 5282 00381 3030









3 5282 00381 3030